
PALLI


PERRIN
Ministre

CHEF-D'ŒUVRES
LYRIQUES.
DE
QUINAULT.

TOME QUATRIEME.

CHEF-D'ŒUVRES
LYRIQUES
DE
QUINAULT.

TOME QUATRIEME.



A PARIS.

1791.

TABLE

Des Opéra contenues dans ce volume.

SUJET D'ATYS.

Le Tems et les Heures, Flore et sa suite, Iris, Melpomène et des Héros, forment le Prologue, qui est tout à la louange de Louis XIV, et qui annonce le sujet de la Tragédie.

Célénus, Roi de Phrygie et fils de Neptune, aime la Nymphe Sangaride, fille du Fleuve Sangar; mais Atys, favori du Roi et parent de cette Nymphe, l'aime aussi et en est aimé. On va célébrer la fête de Cybèle, Divinité protectrice de Phrygie. Cybèle descend elle-même pour assister à cette solemnité et se choisir un nouveau Sacrificateur. A la fête précédente, elle a vu Atys et pris de l'amour pour lui. C'est aussi lui qu'elle préfere aux plus considérables d'entre les Phrygiens, et à Célénus même, pour faire observer son culte et pour desservir le Temple qui lui est consacré dans cette contrée. Mais elle ne borne pas là les honneurs qu'elle réservoit à Atys : elle profite de son sommeil pour lui apprendre, par l'entremise des songes, qu'elle

l'aime et qu'elle veut en être aimée. Quelque brillant que soit un tel destin, il ne peut faire renoncer Atys à Sangaride; et celle-ci ne peut consentir à oublier Atys pour épouser le Roi. Elle feint pourtant de le vouloir, parce qu'elle croit un moment qu'Atys a été ébloui par les offres de la Déesse; mais il la détrompe bientôt, et leur amour s'accroît encore par la jalousie de Cybèle et de Célénus. Cependant, comment ces malheureux Amans pourront-ils résister aux efforts réunis de la Déesse et du Roi irrités, et même à ceux du Fleuve, pere de Sangaride? Il a résolu l'hymen de sa fille avec Célénus. Atys suspend ce fatal hymen, au nom de Cybèle; mais malgré elle, et la Déesse, furieuse d'être trahie, souleve les enfers contre l'ingrat qui la dédaigne. Alecton vient secouer sur lui sa torche meurtriere, et lui inspire une frénésie qui lui fait méconnoître Sangaride. Il s'arme du couteau sacré, la poursuit et la tue. Cybèle le rappelle à la raison. Il reconnoît sa victime, et s'immole à son tour. Cybèle, désolée, ne pouvant lui rendre la vie, le transforme en un Pin, qui est l'arbre que cette Déesse chérit le plus.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ATYS.

CET Opéra est le huitieme du Recueil. Le célebre Pantomime Dolivet se joignit à Beauchamps, avec lequel il avoit composé les Ballets de Thésée, et ils firent ceux d'Atys, dans lesquels parut, pour la premiere fois, l'Étang le cadet. On a dit qu'Atys étoit l'Opéra du Roi, Armide, l'Opéra des Dames, Phaéton, l'Opéra du Peuple, et Isis, l'Opéra des Musiciens.

Atys fut repris en 1678, 1682, 1689, 1690, 1699, 1708, 1709, 1725, 1726, 1738, deux fois; en 1740 et en 1780, réduit à trois actes, par M. Marmontel, avec de nouvelle Musique de M. Piccini. On le reprend souvent, de cette derniere maniere.

A la reprise de 1682, à Saint-Germain-en-Laye, Mgr. le Dauphin, le Prince de la Roche-sur-Yon, le Duc de Vermandois, le Comte de Brionne, le Marquis de Mouy, le Marquis de

Mimeure, la Princesse de Conti, Mlle. de Lislebonne, Mlle. de Tonnerre, Mlle. de Laval et Mlle. de Loubes danserent dans le Ballet des Égyptiens, du premier acte, et dans celui des Divinités des Eaux, du quatrieme acte.

En 1726, la Dlle. Lambert chanta le rôle de Cybèle, et ensuite celui d'Atys; et en 1738, le premier de ces deux rôles fut chanté par la Dlle. Eremans, et l'autre par Jélyotte. Bibliotheque des Théatres, page 44. Dictionnaire de Léris, page 64. Dictionnaire de Parfait, tome premier, pages 323 jusqu'à 333.

« Le plus grand défaut d'Atys, et peut-être » le seul, dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 147, c'est la trop » grande beauté du premier acte : elle nuit à la » gradation. Cette belle scene qui commence » par ce vers :

» Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous ;

» cette scene admirable revient à l'esprit dans le » cours de l'action, et la fait trouver languis» sante. Atys passera toujours pour une des » meilleures productions lyriques, et la force du

» cinquieme acte se retrouve en proportion avec » la beauté du premier.

» C'est le plus bel Opéra qui eût paru jusqu'a» lors. Il eut un succès étonnant ; et quoiqu'il ait » été repris assez souvent, on peut dire que » lorsqu'il a été bien remis, il a toujours fait un » extrême plaisir.

» Tout le monde sait que Louis XIV ayant » demandé à Madame de Maintenon lequel des » Opéra elle aimoit le mieux, elle se déclara » pour Atys. Sur quoi le Roi lui répondit : Atys » est trop heureux.

» Il y a un endroit de ce Poëme, au troisieme » acte, qui allumoit singulierement la bile de » Despréaux ; c'est lorsqu'Idas, ami d'Atys, et » Doris, amie de Sangaride, chantent, en duo, » ces paroles scandaleuses :

» Il faut souvent, pour devenir heureux,
» Qu'il en coûte un peu d'innocence.

» Ce sont ces traits et d'autres pareils dont les » Pieces de Quinault sont remplies, qui ont » fait dire justement au même Despréaux :

» Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
» Que Lully réchauffa des sons de sa Musique.

» Despréaux étant un jour à la Salle de l'Opéra » à Versailles, dit à l'Officier qui plaçoit les » Spectateurs : Mettez-moi dans un endroit où » je n'entende point les paroles. J'estime fort la » Musique de Lully ; mais je méprise souverai- » nement les vers de Quinault. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 126.

L'Auteur de la Dunciade, qu'à certains égards on peut regarder comme le Despréaux de ce siecle, dans lequel on souffre moins de licences de mots que dans le précédent, M. Palissot, dis-je, ne traite pourtant pas Quinault avec autant de sévérité que Despréaux, contre lequel même il prend en quelque sorte sa défense. En parlant « de la gloire de Quinault, » suffisamment établie par ses belles Tragédies » Lyriques, il semble, dit-il, que ce Poëte » étoit né pour donner à un grand Roi des fêtes » nobles et majestueuses. Nous ne l'avons trouvé » nulle part mieux caractérisé que dans ces vers » de M. de Caux, qui n'en a pas fait toujours » d'aussi heureux :

» Quinault, le doux Quinault, dans sa verve galante,
» Préparoit à l'Amour une fête brillante,

» Enchaînoit mollement des vers ingénieux,
» Qu'animoient de Lully les sons harmonieux.

» Personne, en effet, n'a su lier avec plus » d'art que ce Poëte des Divertissemens agréa- » bles et variés à des sujets intéressans. Personne » n'a porté plus loin cette noble délicatesse, » cette douce mélodie de style qui semble ap- » peller le chant. Personne enfin n'a si bien » connu la quantité précise de sentiment qui » convenoit à ce genre dont il a été le créateur » et le modele. » Œuvres de M. Palissot, tome quatrieme, contenant les Mémoires Littéraires, pages 344 et 345.

« L'époque de la premiere représentation » d'Atys, à sa derniere reprise (c'est-à-dire en » 1740), sera mémorable dans les archives de » l'Opéra. A dix heures du matin on forçoit » l'entrée pour prendre des places, et il n'y en » avoit plus à midi. Les annales de ce Spectacle » n'ont peut être pas d'exemple d'un pareil con- » cours. C'étoit un hommage qu'on crut devoir à » Lully; c'étoit une abjuration authentique des » harmonieux *Concetti* qui s'étoient emparés de » la scene, et une protestation formelle contre

» les ennemis de notre Musique, après l'expul-
» sion des Bouffons. » Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 127.

Cet Opéra a été parodié sept fois. La premiere Parodie a pour titre Arlequin Atys : elle est en trois actes, et fut donnée par Dominique, à la Foire Saint-Germain, en 1710, avec succès. Elle a été imprimée dans un Recueil, à Amsterdam.

La seconde, sous le même titre, en un acte, en prose et en vaudevilles, est de Ponteau, et fut représentée au Théatre Italien, le 22 Janvier 1726, sans succès. Elle a été imprimée dans le Recueil des Parodies du nouveau Théatre Italien, en 1738, à Paris, chez Briasson, *in*-12.

« On avoit condamné l'endroit de l'Opéra de
» Quinault, où ce Poëte introduit deux Rivaux
» qui ne montrent pas assez de générosité dans
» leur conduite, et dont l'un achete son bon-
» heur aux dépens de la vertu. L'Auteur de la
» Parodie a relevé ce défaut de mœurs dans le
» couplet suivant :

» Manquez de parole ;
» Soyez un ingrat,

» Et jouez le rôle
» D'un vrai scélérat,
» N'y a pas d'mal à ça,
» N'y a pas d'mal à ça.

Anecdotes Dramatiques, tome premier, p. 95.

La troisieme Parodie d'Atys est encore sous le même titre ; elle est aussi en un acte, en prose et vaudevilles, et fut donnée, par Piron, au Théatre de l'Opéra-Comique, le 19 Février de la même année 1726. Elle est imprimée dans ses Œuvres.

Le Mercure de France dit alors : « Que cette » Parodie ne fut point goûtée. » Parfait ajoute, » que si elle n'a pas fait grand honneur à l'Au- » teur, au moins ne lui a-t-elle pas beaucoup » coûté, puisqu'il a conservé l'intrigue et les » noms des principaux Personnages, sans rien » changer qu'au dénouement, que voici.

» Atys, devenu furieux, poursuit Sangaride » dans la coulisse, et l'assomme de coups : il » revient sur la scene ; Cybèle lui rend sa raison, » et le Chœur lui apprend qu'il vient de bâtonner » Sangaride.

ATYS, *à Cybèle*, *sur l'air :* Le fameux Diogene.

» Oh ! bien, puisque moi-même
» J'ai rossé ce que j'aime,

» Il faut, à tours de bras,
» Il faut, maudite rosse!
» Que maintenant je rosse
» Ce que je n'aime pas.

» Cybèle l'arrête dans un cercle qu'elle trace » sur la terre, et lui propose l'alternative de » l'aimer ou de périr. *Moi*, répond Atys, *je* » *veux boire*. Cybèle, exauçant ses vœux, le » change en tonneau. Suit un Divertissement » convenable au sujet, car il est composé d'i- » vrognes. On chante enfin un Vaudeville, dont » voici un couplet.

» L'Opéra met en vain
» Du nouveau sur la scene :
» Ce seroit grande pitié du cousin,
» Sans la Musique ancienne ;
» Et notre pot-de-vin,
» Trinque, tope ô gué, tin, tin :
» Il ne vit plus que de gratin. »

Dictionnaire des Théatres, tome premier, pages 332 et 333. Dictionnaire Dramatique, tome premier, pages 147 et 148. Histoire de l'Opéra-Comique, tome second, page 194.

La grand'Mere amoureuse est la quatrieme Parodie d'Atys : elle est en trois actes, et fut donnée,

donnée, par Fuzelier et d'Orneval, aux Marionnettes de Bienfait, à la Foire Saint-Germain, le 18 Mars 1726. Elle a été imprimée dans le huitieme volume du Théatre de la Foire, à Paris, chez Pierre Gaudouin, *in-12.*

Voici la harangue que les Auteurs avoient composée, et qui fut prononcée par Polichinelle avant la représentation. Après avoir fait trois profondes révérences, Polichinelle s'avança, chapeau bas, et dit :

« Monseigneur le Public,

» Puisque les Comédiens de France et d'Italie, » masculins, féminins et neutres, se sont mis » sur le pied de vous haranguer, ne trouvez pas » mauvais que Polichinelle, à l'exemple des » grands chiens, vienne pisser contre les murs » de vos attentions, et les inonder du torrent de » son éloquence.

» Si je me présente devant vous en qualité » d'Orateur des Marionnettes, ce n'est pas pour » des prunes ; c'est pour vous dire que vous de- » vez nous pardonner de vous étaler de notre » petite boutique une seconde Parodie d'Atys : » en voici la raison. Les beaux esprits se rencon-

» trent ; *ergò*, l'Auteur de la Comédie Italienne » et celui des Marionnettes doivent se rencontrer. » Au reste, Monseigneur le Public, ne comptez pas de trouver ici l'exécution gracieuse de » notre ami Arlequin : vous compteriez sans » votre hôte. Songez que nos Acteurs n'ont pas » les membres fort souples, et que souvent on » croiroit qu'ils sont de bois. Songez aussi que » nous sommes les plus anciens polissons, les » polissons privilégiés, les polissons les plus polissons de la Foire. Songez, enfin, que nous » sommes en droit dans nos Pieces de n'avoir » pas le sens commun ; que nous sommes en » droit de les farcir de billevesées, de rogatons, » de fariboles. Vous allez voir, dans un moment, avec quelle exactitude nous soutenons » nos droits.

» Ici la licence
» Conduit nos sujets,
» Et l'extravagance
» En fournit les traits.
» Si quelqu'un nous tance,
» J'aurai bientôt répondu,
» Lanturlu, lanturlu, lanturlu.

» Bon soir, Monseigneur le Public ; vous au- » riez eu une plus belle harangue, si j'étois

» mieux en fonds. Quand vous m'aurez rendu » plus riche, je ferai travailler pour moi le fai» seur de harangues de notre très-honorée voi» sine la Comédie Françoise ; et je viendrai vous » débiter ma rhétorique empruntée, avec le ton » de Cinna et un juste-au-corps galonné comme » un trompette. Venez donc en foule ; je vous » ouvrirai mes portes, si vous m'ouvrez vos » poches.

» Ah ! Messieurs, je vous vois, je vous aime :
» Ah ! Messieurs, je vous aimerai tant,
» Si vous m'apportez votre argent ;
» Je vous vois, je vous veux, je vous aimerai tant !
» Ah ! Messieurs, je vous vois, je vous aime :
» Ah ! Messieurs, je vous aimerai tant !
» *Dixi.* »

Dictionnaire des Théatres de Parfait, tome troisieme, pages 38, 39 et 40.

La cinquieme Parodie est intitulée Polichinelle Atys : elle est en trois actes, par Carolet, et a été représentée aux mêmes Marionnettes de la Foire Saint-Germain, en 1736 ; elle n'a point été imprimée.

« Après toutes les Parodies d'Atys, dont celle» ci n'est qu'une ridicule imitation, on n'en peut

» remarquer que le dénouement, qui est bien » digne du Théatre pour lequel l'ouvrage étoit » destiné. Cybèle transforme son Amant en chou. » Cette métamorphose fournit le refrain d'un » Vaudeville, dont voici un couplet.

» Pour triompher d'une tigresse,
» Il ne faut pas tant filer doux ;
» Il vaut mieux pousser la tendresse
» Tout au travers des choux. »

Dictionnaire des Théatres de Parfait, tome quatrieme, page 166.

Cybèle amoureuse, de Sticotti, jouée au Théatre Italien le 22 Janvier 1738, fut la sixieme Parodie d'Atys.

Riccoboni le fils et Romagnesi donnerent la septieme, sous le titre d'Atys, aussi au Théatre Italien. Elle fut jouée le 27 Février de la même année 1738, et n'a point été imprimée. « Les » Auteurs ne firent que rendre dans cette Paro- » die, d'une façon comique et quelquefois criti- » que, la Tragédie Lyrique de Quinault. » Dict. des Théat. de Parfait, tome premier, p. 333. Hist. du Théat. Italien, tome septieme, pag. 276 et 277.

A T Y S ;

TRAGÉDIE

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée à Saint-Germain-en-Laye, le 10 Janvier 1676.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE TEMS.
Les Heures du Jour et de la Nuit.
LA DÉESSE FLORE.
Un Zéphir.
Troupe de Nymphes chantantes, de la Suite de Flore.
Suivans de Flore dansans.
Nymphes dansantes.
Quatre petits Zéphirs.
MELPOMENE.
Héros combattans et dansans, de la Suite de Melpomene.
HERCULE.
ANTHÉE.
ÉTHÉOCLE.
POLYNICE.
CASTOR.
POLLUX.
LINCÉE.
IDAS.
LA DÉESSE IRIS.

PROLOGUE.

(Le Théatre représente le Palais du Tems, où ce Dieu paroît au milieu des douze heures du Jour et des douze heures de la Nuit.)

LE TEMS.

En vain j'ai respecté la célebre mémoire
Des héros des siecles passés ;
C'est en vain que leurs noms, si fameux dans l'histoire,
Du sort des noms communs ont été dispensés :
Nous voyons un héros dont la brillante gloire
Les a presque tous effacés.

CHŒUR DES HEURES.

Ses justes loix,
Ses grands exploits
Rendront sa mémoire éternelle :
Chaque jour, chaque instant
Ajoute encore à son nom éclatant
Une gloire nouvelle.

(La Déesse Flore, conduite par un des Zéphyrs, s'avance avec une troupe de Nymphes, qui portent divers ornemens de fleurs.)

LE TEMS.

La saison des frimats peut-elle nous offrir
Les fleurs que nous voyons paroître ?
Quel Dieu les fait renaître,
Lorsque l'hiver les fait mourir ?

Le froid cruel régne encore ;
Tout est glacé dans les champs :
D'où vient que Flore
Devance le printems ?

FLORE.

Quand j'attends les beaux jours, je viens toujours trop tard ;
Plus le printems s'avance, et plus il m'est contraire ;
Son retour presse le départ
Du héros à qui je veux plaire.
Pour lui faire ma cour, mes soins ont entrepris
De braver désormais l'hiver le plus terrible :
Dans l'ardeur de lui plaire, on a bientôt appris
A ne rien trouver d'impossible.

LE TEMS et FLORE.

Les Plaisirs à ses yeux ont beau se présenter,
Si-tôt qu'il voit Bellone, il quitte tout pour elle ;
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la Gloire l'appelle.

(*Le Chœur des Heures répete ces deux derniers vers.*)

(*La Suite de Flore commence des jeux mêlés de danses et de chants.*)

UN ZÉPHYR.

Le printems quelquefois est moins doux qu'il ne semble ;
Il fait trop payer ses beaux jours :
Il vient pour écarter les Jeux et les Amours,
Et c'est l'Hiver qui les rassemble.

(*Melpomene, qui est la Muse qui préside à la Tragédie, vient accompagnée d'une troupe de héros ; elle est suivie*

d'Hercule, d'Anthée, de Castor, de Pollux, de Lyncée, d'Idas, d'Ethéocle et de Polinice.)

MELPOMENE, *à Flore.*

Retirez-vous, cessez de prévenir le Tems ;
Ne me dérobez point de précieux instans.
La puissante Cybele,
Pour honorer Atys, qu'elle a privé du jour,
Veut que je renouvelle
Dans une illustre cour
Le souvenir de son amour.
Que l'agrément rustique
De Flore et de ses jeux
Céde à l'appareil magnifique
De la Muse tragique
Et de ses spectacles pompeux.

(*La Suite de Melpomene prend la place de la Suite de Flore.*)

(*Les Héros recommencent leurs anciennes querelles.*)

(*Hercule combat et lutte contre Anthée ; Castor et Pollux combattent contre Lyncée et Idas ; et Ethéocle combat contre son frere Polynice.*)

(*Iris, par l'ordre de Cybele, vient accorder Melpomene et Flore.*)

IRIS, *à Melpomene.*

Cybele veut que Flore aujourd'hui vous seconde :
Il faut que les Plaisirs viennent de toutes parts
Dans l'Empire puissant où régne un nouveau Mars ;
Ils n'ont plus d'autre asyle au monde.

Rendez-vous, s'il se peut, digne de ses regards :
Joignez la beauté vive et pure,
Dont brille la nature,
Aux ornemens des plus beaux arts.

(*La Suite de Melpomene s'accorde avec la Suite de Flore.*)

MELPOMENE et FLORE.

Rendons-nous, s'il se peut, digne de ses regards :
Joignons la beauté vive et pure
Dont brille la nature,
Aux ornemens des plus beaux arts.

LE TEMS et LE CHŒUR DES HEURES.

Préparez de nouvelles fêtes ;
Profitez du loisir du plus grand des héros.

LE TEMS, MELPOMENE et FLORE.

Préparez / Préparons } de nouvelles fêtes.
Profitez / Profitons } du loisir du plus grand des héros.

TOUS ENSEMBLE.

Le tems des jeux et du repos
Lui sert à méditer de nouvelles conquêtes.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA TRAGÉDIE.

ATYS, Parent de Sangaride, et Favori de Célénus, Roi de Phrygie.

IDAS, Ami d'Atys, et Frere de la Nymphe Doris.

SANGARIDE, Nymphe, Fille du Fleuve Sangar.

DORIS, Nymphe, Amie de Sangaride, et Sœur d'Idas.

CHŒUR DE PHRYGIENS et de PHRYGIENNES.

TROUPE DE PHRYGIENS et DE PHRYGIENNES, qui dansent à la fête de Cybele.

LA DÉESSE CYBELE.

MÉLISSE, Confidente et Prêtresse de Cybele.

TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CÉLÉNUS, Roi de Phrygie, Fils de Neptune, et Amant de Sangaride.

TROUPE DE SUIVANS DE CÉLÉNUS.

TROUPE DE ZÉPHYRS chantans, dansans, volans.

Chœur et troupe de Peuples différens qui viennent à la fête de Cybele.

LE DIEU DU SOMMEIL.

MORPHÉE.

PHOBÉTOR.

PHANTASE.

TROUPE DE SONGES AGRÉABLES.

TROUPE DE SONGES FUNESTES.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR, Pere de Sangaride.

Troupe de Dieux de fleuves, de ruisseaux et de Nymphes de fontaines, qui chantent et qui dansent.

ALECTON.

TROUPE DE DIVINITÉS des bois et des eaux.

TTROUPE DE CORYBANTES.

La Scene est en Phrygie.

ATYS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente une montagne consacrée à Cybele.*)

SCENE PREMIERE.

ATYS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.
Trop heureux Phrygiens, venez ici l'attendre:
Mille peuples seront jaloux
Des faveurs que sur nous
Sa bonté va répandre.

SCENE II.

IDAS, ATYS.

IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

ATYS.

Le soleil peint nos champs des plus vives couleurs ;
Il a séché les pleurs
Que sur l'émail des prés a répandu l'aurore,
Et ses rayons nouveaux ont déja fait éclore
Mille nouvelles fleurs.

IDAS.

Vous veillez, lorsque tout sommeille ;
Vous nous éveillez si matin,
Que vous ferez croire à la fin
Que c'est l'amour qui vous éveille.

ATYS.

Non : tu dois mieux juger du parti que je prends ;
Mon cœur veut fuir toujours les soins et les mysteres ;
J'aime l'heureuse paix des cœurs indifférens.
Si leurs plaisirs ne sont pas grands,
Au moins leurs peines sont légeres.

IDAS.

Tôt ou tard l'Amour est vainqueur ;
En vain les plus fiers s'en défendent :
On ne peut refuser son cœur
A de beaux yeux qui le demandent.
Atys, ne feignez plus ; je sais votre secret :
Ne craignez rien, je suis discret.
Dans un bois solitaire et sombre,
L'indifférent Atys se croyoit seul un jour ;
Sous un feuillage épais, où je rêvois à l'ombre,
Je l'entendis parler d'amour.

ATYS.

Si je parle d'amour, c'est contre son empire;
J'en fais mon plus doux entretien.

IDAS.

Tel se vante de n'aimer rien,
Dont le cœur en secret soupire.
J'entendis vos regrets, et je les sais si bien,
Que, si vous en doutez, je vais vous les redire...
Amans qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.
Mon cœur de tous les cœurs est le plus amoureux;
Et tout près d'expirer, je suis réduit à feindre.
Que c'est un tourment rigoureux
De mourir d'amour sans se plaindre!
Amans qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.

ATYS.

Idas, il est trop vrai, mon cœur n'est que trop tendre;
L'Amour me fait sentir ses plus funestes coups:
Qu'aucun autre que toi n'en puisse rien apprendre.

SCENE III.

SANGARIDE, DORIS, ATYS, IDAS.

SANGARIDE et DORIS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Que dans nos concerts les plus doux
Son nom sacré se fasse entendre.

ATYS.

Sur l'univers entier son pouvoir doit s'étendre.

SANGARIDE.

Les Dieux suivent ses loix et craignent son courroux.

ATYS, SANGARIDE, IDAS et DORIS.

Quels honneurs, quels respects ne doit-on point lui rendre!
Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

SANGARIDE.

Ecoutons les oiseaux de ces bois d'alentour;
Ils remplissent leurs champs d'une douceur nouvelle:
On diroit que dans ce beau jour
Ils ne parlent que de Cybele.

ATYS.

Si vous les écoutez, ils parleront d'amour.
Un Roi redoutable,
Amoureux, aimable,
Va devenir votre époux:
Tout parle d'amour pour vous.

SANGARIDE.

Il est vrai, je triomphe, et j'aime ma victoire.
Quand l'Amour fait régner, est-il un plus grand bien?
Pour vous, Atys, vous n'aimez rien,
Et vous en faites gloire.

ATYS.

L'Amour fait trop verser de pleurs;
Souvent ses douceurs sont mortelles:
Il ne faut regarder les belles
Que comme on voit d'aimables fleurs.

J'aime

J'aime les roses nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir;
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerois à les cueillir.

SANGARIDE.

Quand le péril est agréable,
Le moyen de s'en alarmer?
Est-ce un grand mal de trop aimer
Ce que l'on trouve aimable?
Peut-on être insensible aux plus charmans appas?

ATYS.

Non, vous ne me connoissez pas.
Je me défends d'aimer autant qu'il m'est possible:
Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible...
Mais il faut que chacun s'assemble près de vous;
Cybele pourroit nous surprendre.

ATYS et IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybele va descendre.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

SANGARIDE, DORIS.

SANGARIDE.

ATYS est trop heureux.

DORIS.

L'amitié fut toujours égale entre vous deux,
Et le sang d'assez près vous lie.
Quel que soit son bonheur, lui portez-vous envie,
Vous qu'aujourd'hui l'Hymen avec de si beaux nœuds
Doit unir au Roi de Phrygie?

SANGARIDE.

Atys est trop heureux:
Souverain de son cœur, maître de tous ses vœux,
Sans crainte, sans mélancolie,
Il jouit en repos des beaux jours de sa vie.
Atys ne connoît point les tourmens amoureux.
Atys est trop heureux.

DORIS.

Quel mal vous fait l'Amour? Votre chagrin m'étonne.

SANGARIDE.

Je te fie un secret qui n'est su de personne.
Je devrois aimer un amant
Qui m'offre une couronne;
Mais, hélas! vainement
Le devoir me l'ordonne:

L'Amour, pour mon tourment,
En ordonne autrement.

DORIS.

Aimeriez-vous Atys, lui dont l'indifférence
Brave avec tant d'orgueil l'Amour et sa puissance ?

SANGARIDE.

J'aime Atys en secret; mon crime est sans témoins.
Pour vaincre mon amour, je mets tout en usage;
J'appelle ma raison, j'anime mon courage:
Mais à quoi servent tous mes soins?
Mon cœur en souffre davantage,
Et n'en aime pas moins.

DORIS.

C'est le commun défaut des Belles;
L'ardeur des conquêtes nouvelles
Fait négliger les cœurs qu'on a trop tôt charmés,
Et les indifférens sont quelquefois aimés
Aux dépens des amans fideles.
Mais vous vous exposez à des peines cruelles.

SANGARIDE.

Toujours aux yeux d'Atys je serai sans appas;
Je le sais, j'y consens: je veux, s'il est possible,
Qu'il soit encor plus insensible.
S'il me pouvoit aimer, que deviendrois-je, hélas!
C'est mon plus grand bonheur qu'Atys ne m'aime pas.
Je prétends être heureuse, au moins en apparence;
Au destin d'un grand Roi je me vais attacher.

SANGARIDE et DORIS.

Un amour malheureux, dont le devoir s'offense,
Se doit condamner au silence :
Un amour malheureux, qu'on nous peut reprocher,
Ne sauroit trop bien se cacher.

SCENE V.

ATYS, SANGARIDE, DORIS.

ATYS.

ON voit dans ces campagnes
Tous nos Phrygiens s'avancer.

DORIS.

Je vais prendre soin de presser
Les Nymphes nos compagnes.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

SANGARIDE.

Nous ordonnons tous deux la fête de Cybele ;
L'honneur est égal entre nous.

ATYS.

Ce jour même un grand Roi doit être votre époux.
Je ne vous vis jamais si contente et si belle :
Que le sort du Roi sera doux !

SANGARIDE.

L'indifférent Atys n'en sera point jaloux.

ATYS.

Vivez tous deux contens, c'est ma plus chere envie :
J'ai pressé votre hymen, j'ai servi vos amours ;
Mais enfin ce grand jour, le plus beau de vos jours,
Sera le dernier de ma vie.

SANGARIDE.

O Dieux !

ATYS.

Ce n'est qu'à vous que je veux révéler
Le secret désespoir où mon malheur me livre :
Je n'ai que trop su feindre, il est tems de parler ;
Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

SANGARIDE.

Je frémis, ma crainte est extrême :
Atys, par quel malheur faut-il vous voir périr ?

ATYS.

Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.

SANGARIDE.

J'armerai, s'il le faut, tout le pouvoir suprême...

ATYS.

Non, rien ne me peut secourir ;
Je meurs d'amour pour vous, je n'en saurois guérir.

SANGARIDE.

Qui ! vous ?

ATYS.

Il est trop vrai.

SANGARIDE.

Vous m'aimez ?

ATYS.

Je vous aime,
Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.
J'ai mérité qu'on me punisse ;
J'offense un rival généreux,
Qui, par mille bienfaits, a prévenu mes vœux.
Mais je l'offense en vain, vous lui rendez justice.
Ah ! que c'est un cruel supplice
D'avouer qu'un rival est digne d'être heureux !
Prononcez mon arrêt ; parlez sans vous contraindre.

SANGARIDE.

Hélas !

ATYS.

Vous soupirez ! je vois couler vos pleurs !
D'un malheureux amour plaignez-vous les douleurs?

SANGARIDE.

Atys, que vous seriez à plaindre,
Si vous saviez tous vos malheurs !

ATYS.

Si je vous perds et si je meurs,
Que puis-je encore avoir à craindre ?

SANGARIDE.

C'est peu de perdre en moi ce qui vous a charmé ;
Vous me perdez, Atys, et vous êtes aimé.

ATYS.

Aimé ! qu'entends-je ? ô ciel ! quel aveu favorable !

SANGARIDE.

Vous en serez plus misérable.

ATYS.

Mon malheur en est plus affreux :
Le bonheur que je perds doit redoubler ma rage ;
Mais n'importe, aimez-moi, s'il se peut, davantage,
Quand j'en devrois mourir cent fois plus malheureux.

SANGARIDE.

Si vous cherchez la mort, il faut que je vous suive :
Vivez, c'est mon amour qui vous en fait la loi.

ATYS.

Eh ! comment ? eh ! pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Si vous ne vivez pas pour moi ?

ATYS et SANGARIDE.

Si l'Hymen unissoit mon destin et le vôtre,
Que ses nœuds auroient eu d'attraits !
L'Amour fit nos cœurs l'un pour l'autre ;
Faut-il que le devoir les sépare à jamais ?

ATYS.

Devoir impitoyable !
Ah ! quelle cruauté !

SANGARIDE.

On vient, feignez encor ; craignez d'être écouté.

ATYS.

Aimons un bien plus durable
Que l'éclat de la beauté ;
Rien n'est plus aimable
Que la liberté.

SCENE VII.

ATYS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, Chœur de Phrygiens chantans, Chœur de Phrygiennes chantantes, Troupe de Phrygiens dansans, Troupe de Phrygiennes dansantes.

ATYS.

Mais déja de ce mont sacré
Le sommet paroît éclairé
D'une splendeur nouvelle.

SANGARIDE, *s'avançant vers la montagne.*
La Déesse descend, allons au-devant d'elle.

ATYS et SANGARIDE.

Commençons, commençons
De célébrer ici sa fête solemnelle ;
Commençons, commençons
Nos jeux et nos chansons.

(*Le Chœur répete les deux derniers vers.*)

ATYS et SANGARIDE.

Il est tems que chacun fasse éclater son zele.
Venez, Reine des Dieux, venez ;
Venez, favorable Cybele.

(*Les Chœurs répetent les deux derniers vers.*)

ATYS.

Quittez votre Cour immortelle ;
Choisissez ces lieux fortunés
Pour votre demeure éternelle.

LES CHŒURS.

Venez, Reine des Dieux, venez.

SANGARIDE.

La terre sous vos pas va devenir plus belle
Que le séjour des Dieux que vous abandonnez.

LES CHŒURS.

Venez, favorable Cybele.

ATYS et SANGARIDE.

Venez voir les autels qui vous sont destinés.

ATYS, SANGARIDE, IDAS, DORIS *et les Chœurs.*

Ecoutez un peuple fidele
Qui vous appelle.
Venez, Reine des Dieux, venez;
Venez, favorable Cybele.

SCENE VIII.

(*La Déesse Cybele paroît, et les Phrygiens et les Phrygiennes lui témoignent leur joie et leur respect.*)

CYBELE.

VENEZ tous dans mon Temple, et que chacun révere
Le Sacrificateur dont je vais faire choix;
Je m'expliquerai par sa voix:
Les vœux qu'il m'offrira seront sûrs de me plaire.
Je reçois vos respects, j'aime à voir les honneurs
Dont vous me présentez un éclatant hommage;

Mais l'hommage des cœurs
Est ce que j'aime davantage.
Vous devez vous animer
D'une ardeur nouvelle ;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

(*Cybele se va rendre dans son Temple ; tous les Phrygiens s'empressent d'y aller, et répetent les quatre derniers vers que la Déesse a prononcés.*)

LES CHŒURS.

Nous devons nous animer
D'une ardeur nouvelle ;
S'il faut honorer Cybele,
Il faut encor plus l'aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théatre change et représente le Temple de Cybele.*)

SCENE PREMIERE.

CÉLÉNUS, ATYS, Suivans de Célénus.

CÉLÉNUS.

Cybele est dans ces lieux ; ne suivez point mes pas :
Sortez.... Toi, ne me quitte pas,
Atys ; il faut attendre ici que la Déesse
Nomme un Grand-Sacrificateur.

ATYS.

Son choix sera pour vous, Seigneur. Quelle tristesse
Semble avoir surpris votre cœur ?

CÉLÉNUS.

Les Rois les plus puissans connoissent l'importance
D'un si glorieux choix ;
Qui pourra l'obtenir étendra sa puissance
Par-tout où de Cybele on révere les loix.

ATYS.

Elle honore aujourd'hui ces lieux de sa présence ;
C'est pour vous préférer aux plus puissans des Rois.

CÉLÉNUS.

Mais quand j'ai vu tantôt la beauté qui m'enchante,
N'as-tu point remarqué comme elle étoit tremblante ?

ATYS.

A nos jeux, à nos chants j'étois trop appliqué;
Hors la fête, Seigneur, je n'ai rien remarqué.

CÉLÉNUS.

Son trouble m'a surpris : elle t'ouvre son ame;
N'y découvres-tu point quelque secrete flamme,
Quelque rival caché ?

ATYS.

Seigneur, que dites-vous ?

CÉLÉNUS.

Le seul nom de rival allume mon courroux.
J'ai bien peur que le ciel n'ait pu voir sans envie
Le bonheur de ma vie;
Et si j'étois aimé, mon sort seroit trop doux.
Ne t'étonne point tant de voir la jalousie
Dont mon ame est saisie :
On ne peut bien aimer sans être un peu jaloux.

ATYS.

Seigneur, soyez content, que rien ne vous alarme :
L'Hymen va vous donner la beauté qui vous charme;
Vous serez son heureux époux.

CÉLÉNUS.

Tu peux me rassurer, Atys, je te veux croire;
C'est son cœur que je veux avoir :
Dis-moi s'il est en mon pouvoir ?

ATYS.

Son cœur suit avec soin le devoir et la gloire,
Et vous avez pour vous la gloire et le devoir.

CÉLÉNUS.

Ne me déguise point ce que tu peux connoître.
Si j'ai ce que j'aime en ce jour,
L'Hymen seul m'en rend-il le maître?
La gloire et le devoir auront tout fait, peut-être,
Et ne laissent, pour moi, rien à faire à l'Amour.

ATYS.

Vous aimez d'un amour trop délicat, trop tendre.

CÉLÉNUS.

L'indifférent Atys ne le sauroit comprendre.

ATYS.

Qu'un indifférent est heureux!
Il jouit d'un destin paisible.
Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
Lorsqu'il donne un cœur trop sensible.

CÉLÉNUS.

Quand on aime bien tendrement,
On ne cesse jamais de souffrir et de craindre:
Dans le bonheur le plus charmant,
On est ingénieux à se faire un tourment,
Et l'on prend plaisir à se plaindre.
Va, songe à mon hymen, et vois si tout est prêt:
Laisse-moi seul ici, la Déesse paroît.

(*Atys sort.*)

SCENE II.

CYBELE, CÉLÉNUS, MÉLISSE, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE.

Je veux joindre en ces lieux la gloire et l'abondance :
D'un Sacrificateur je veux faire le choix ;
Et le Roi de Phrygie auroit la préférence,
Si je voulois choisir entre les plus grands Rois.
Le puissant Dieu des flots vous donna la naissance :
Un peuple renommé s'est mis sous votre loi ;
Vous avez, sans mes soins, d'ailleurs trop de puissance :
Je veux faire un bonheur qui ne soit dû qu'à moi.
Vous estimez Atys, et c'est avec justice ;
Je prétends que mon choix à vos vœux soit propice :
C'est Atys que je veux choisir.

CÉLÉNUS.

J'aime Atys, et je vois sa gloire avec plaisir.
Je suis Roi, Neptune est mon pere ;
J'épouse une beauté qui va combler mes vœux :
Le souhait qui me reste à faire,
C'est de voir mon ami parfaitement heureux.

CYBELE.

Il m'est doux que mon choix à vos desirs réponde :
Une grande Divinité
Doit faire sa félicité
Du bien de tout le monde ;

Mais sur-tout le bonheur d'un Roi chéri des cieux
Fait le plus doux plaisir des Dieux.

CÉLÉNUS.

Le sang approche Atys de la Nymphe que j'aime;
Son mérite l'égale aux Rois:
Il soutiendra mieux que moi-même
La majesté suprême
De vos divines loix.
Rien ne pourra troubler son zele;
Son cœur s'est conservé libre jusqu'à ce jour:
Il faut tout un cœur pour Cybele;
A peine tout le mien peut suffire à l'Amour.

CYBELE.

Portez à votre ami la premiere nouvelle
De l'honneur éclatant où ma faveur l'appelle.
(*Célénus sort.*)

SCENE III.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Tu t'étonnes, Mélisse, et mon choix te surprend!

MÉLISSE.

Atys vous doit beaucoup, et son bonheur est grand.

CYBELE.

J'ai fait encor pour lui plus que tu ne peux croire.

MÉLISSE.

Est-il pour un mortel un rang plus glorieux ?

CYBELE.

Tu ne vois que sa moindre gloire.
Ce mortel dans mon cœur est au-dessus des Dieux.
Ce fut au jour fatal de ma derniere fête,
Que de l'aimable Atys je devins la conquête.
Je partis à regret pour retourner aux cieux;
Tout m'y parut changé, rien ne plut à mes yeux.
Je sens un plaisir extrême
A revenir dans ces lieux :
Où peut-on jamais être mieux
Qu'aux lieux où l'on voit ce qu'on aime ?

MÉLISSE.

Tous les Dieux ont aimé, Cybele aime à son tour :
Vous méprisiez trop l'Amour ;
Son nom vous sembloit étrange :
A la fin il vient un jour
Où l'Amour se venge.

CYBELE.

J'ai cru me faire un cœur maître de tout son sort,
Un cœur toujours exempt de trouble et de tendresse.

MÉLISSE.

Vous braviez à tort
L'Amour qui vous blesse ;
Le cœur le plus fort
A des momens de foiblesse.
Mais vous pouviez aimer et descendre moins bas.

CYBELE.

Non; trop d'égalité rend l'amour sans appas.

Quel plus haut rang ai-je à prétendre,
Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout?
Lorsqu'on est au-dessus de tout,
On se fait, pour aimer, un plaisir de descendre.
Je laisse aux Dieux les biens dans le ciel préparés;
Pour Atys, pour son cœur je quitte tout sans peine:
S'il m'oblige à descendre, un doux penchant m'entraîne.
Les cœurs que le destin a le plus séparés,
Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.
Fais venir le Sommeil; que lui-même en ce jour
Prenne soin ici de conduire
Les Songes qui lui font la cour.
Atys ne sait point mon amour;
Par un moyen nouveau je prétends l'en instruire.
(*Mélisse va exécuter les ordres de Cybele.*)
Que les plus doux zéphyrs, que les peuples divers,
Qui des deux bouts de l'univers
Sont venus me montrer leur zele,
Célebrent la gloire immortelle
Du Sacrificateur dont Cybele a fait choix.
Atys doit dispenser mes loix;
Honorez le choix de Cybele.

SCENE IV.

ATYS, CYBELE.

(Les Zéphyrs paroissent dans une gloire élevée et brillante. Les Peuples différens qui sont venus à la fête de Cybele, entrent dans le Temple, et tous ensemble s'efforcent d'honorer Atys, et le reconnoissent pour le Grand-Sacrificateur de Cybele.)

CHŒUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

CÉLÉBRONS la gloire immortelle
Du Sacrificateur dont Cybele a fait choix.
Atys doit dispenser ses loix ;
Honorons le choix de Cybele.
(*A Atys.*)
Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble ;
Vivez heureux, vos jours sont notre espoir :
Rien n'est si beau que de voir joints ensemble
Un grand mérite avec un grand pouvoir.
Que l'on bénisse
Le ciel propice,
Qui dans vos mains
Met le sort des humains.

ATYS.

Indigne que je suis des honneurs qu'on m'adresse,
Je dois les recevoir au nom de la Déesse.
J'ose, puisqu'il lui plaît, lui présenter vos vœux ;

Pour le prix de votre zele,
Que la puissante Cybele
Vous rende à jamais heureux.

CHŒUR DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

Que la puissante Cybele
Nous rende à jamais heureux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente le Palais du Grand-Sacrificateur de Cybele.)

SCENE PREMIERE.

ATYS, *seul.*

Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux ?
Je perds l'unique bien qui peut combler mes vœux,
Et tout autre bien m'importune.
Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
Quand l'Amour nous rend malheureux ?

SCENE II.

IDAS, DORIS, ATYS.

IDAS.

Peut-on ici parler sans feindre ?

ATYS.

Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre.

DORIS.

Mon frere est votre ami.

IDAS.

Fiez-vous à ma sœur.

ATYS.

Vous devez avec moi partager mon bonheur.

IDAS et DORIS.

Nous venons partager vos mortelles alarmes ;
Sangaride, les yeux en larmes,
Nous vient d'ouvrir son cœur.

ATYS.

L'heure approche où l'Hymen voudra qu'elle se livre
Au pouvoir d'un heureux époux.

IDAS et DORIS.

Elle ne peut vivre
Pour un autre que pour vous.

ATYS.

Qui peut la dégager du devoir qui la presse ?

IDAS et DORIS.

Elle veut elle-même, aux pieds de la Déesse,
Déclarer hautement vos secretes amours.

ATYS.

Cybele pour moi s'intéresse ;
J'ose tout espérer de son divin secours....
Mais quoi ! trahir le Roi ! tromper son espérance !
De tant de biens reçus est-ce la récompense ?

IDAS et DORIS.

Dans l'Empire amoureux
Le devoir n'a point de puissance ;
L'Amour dispense

Les rivaux d'être généreux :
Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

ATYS.

Je souhaite, je crains, je veux, je me repens.

IDAS et DORIS.

Verrez-vous un rival heureux à vos dépens ?

ATYS.

Je ne puis me résoudre à cette violence.

ATYS, IDAS et DORIS.

En vain un cœur, incertain de son choix,
Met en balance mille fois
L'amour et la reconnoissance ;
L'amour toujours emporte la balance.

ATYS.

Le plus juste parti céde enfin au plus fort.
Allez, prenez soin de mon sort :
Que Sangaride ici se rende en diligence.

(*Idas et Doris sortent.*)

SCENE III.

ATYS, *seul.*

Nous pouvons nous flatter de l'espoir le plus doux ;
Cybele et l'Amour sont pour nous.
Mais du devoir trahi j'entends la voix pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
Laisse mon cœur en paix, impuissante vertu ;

N'ai-je point assez combattu ?
Quand l'Amour, malgré toi, me contraint à me rendre,
Que me demandes-tu ?
Puisque tu ne peux me défendre,
Que me sert-il d'entendre
Les vains reproches que tu fais ?
Impuissante vertu, laisse mon cœur en paix....
Mais le sommeil vient me surprendre ;
Je combats vainement sa charmante douceur :
Il faut laisser suspendre
Les troubles de mon cœur.

(*Atys s'endort.*)

SCENE IV.

(*Le Théatre change et représente un antre entouré de pavots et de ruisseaux, où le Dieu du Sommeil se vient rendre, accompagné des Songes agréables et funestes.*)

ATYS, *dormant* ; LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, PHANTASE, LES SONGES AGRÉABLES, LES SONGES FUNESTES.

LE SOMMEIL.

Dormons, dormons tous :
Ah ! que le repos est doux !

MORPHÉE.

Régnez, divin Sommeil, régnez sur tout le monde:

Répandez vos pavots les plus assoupissans :
Calmez les soins, charmez les sens ;
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde.

PHOBÉTOR.

Ne vous faites point violence ;
Coulez, murmurez, clairs ruisseaux :
Il n'est permis qu'au bruit des eaux
De troubler la douceur d'un si charmant silence.

LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR et PHANTASE.

Dormons, dormons tous :
Ah ! que le repos est doux !

(*Les Songes agréables approchent d'Atys, et par leurs chants et par leurs danses lui font connoître l'amour de Cybele et le bonheur qu'il en doit espérer.*)

MORPHÉE.

Ecoute, écoute, Atys, la gloire qui t'appelle ;
Sois sensible à l'honneur d'être aimé de Cybele :
Jouis, heureux Atys, de ta félicité.

MORPHÉE, PHOBÉTOR et PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté,
Quand elle est immortelle,
Demande la fidélité
D'une amour éternelle.

PHANTASE.

Que l'Amour a d'attraits,
Lorsqu'il commence
A faire sentir sa puissance !
Que l'Amour a d'attraits,
Lorsqu'il commence
Pour ne finir jamais !

Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
Des peines d'une longue attente !
Trop heureux un amant
Qu'Amour exempte
De crainte et de tourment !

PHOBÉTOR.

Goûte en paix chaque jour une douceur nouvelle;
Partage l'heureux sort d'une Divinité :
Ne vante plus la liberté;
Il n'en est point du prix d'une chaîne si belle.

MORPHÉE, PHOBÉTOR et PHANTASE.

Mais souviens-toi que la beauté,
Quand elle est immortelle,
Demande la fidélité
D'une amour éternelle.

PHANTASE.

Que l'Amour a d'attraits,
Lorsqu'il commence
A faire sentir sa puissance !
Que l'Amour a d'attraits,
Lorsqu'il commence
Pour ne finir jamais !

(*Les Songes funestes s'approchent d'Atys, et le menacent de la vengeance de Cybele, s'il méprise son amour et s'il ne l'aime pas avec fidélité.*)

UN SONGE FUNESTE.

Garde-toi d'offenser un amour glorieux;
C'est pour toi que Cybele abandonne les cieux:
Ne trahis point son espérance.

Il n'est point pour les Dieux de mépris innocent ;
Ils sont jaloux des cœurs, ils aiment la vengeance :
Il est dangereux qu'on offense
Un amour tout-puissant.

CHŒUR DE SONGES FUNESTES.

L'amour qu'on outrage
Se transforme en rage,
Et ne pardonne pas
Aux plus charmans appas.
Si tu n'aimes point Cybele
D'un amour fidele,
Malheureux ! que tu souffriras !
Tu périras.
Crains une vengeance cruelle ;
Tremble, crains un affreux trépas.

(*Atys, épouvanté par les Songes funestes, se réveille en sursaut ; le Sommeil et les Songes disparoissent avec l'antre où ils étoient, et Atys se retrouve dans le même Palais où il s'étoit endormi.*

SCENE V.

ATYS, CYBELE, MÉLISSE.

ATYS.

Venez à mon secours, ô Dieux! ô justes Dieux!

CYBELE.

Atys, ne craignez rien; Cybele est en ces lieux.

ATYS.

Pardonnez au désordre où mon cœur s'abandonne;
C'est un songe...

CYBELE.

Parlez, quel songe vous étonne?
Expliquez-moi votre embarras.

ATYS.

Les songes sont trompeurs, et je ne les crois pas:
Les plaisirs et les peines
Dont en dormant on est séduit,
Sont des chimeres vaines
Que le réveil détruit.

CYBELE.

Ne méprisez pas tant les songes,
L'Amour peut emprunter leur voix;
S'ils font souvent des mensonges,
Ils disent vrai quelquefois.
Ils parloient par mon ordre, et vous les devez croire.

ATYS.

O ciel!

CYBELE.

N'en doutez point, connoissez votre gloire ;
Répondez avec liberté :
Je vous demande un cœur qui dépend de lui-même.

ATYS.

Une grande Divinité
Doit s'assurer toujours de mon respect extrême.

CYBELE.

Les Dieux, dans leur grandeur suprême,
Reçoivent tant d'honneurs, qu'ils en sont rebutés:
Ils se lassent souvent d'être trop respectés;
Ils sont plus contens qu'on les aime.

ATYS.

Je sais trop ce que je vous doi,
Pour manquer de reconnoissance.

SCENE VI.

SANGARIDE, CYBELE, ATYS, MÉLISSE.

SANGARIDE, *se jetant aux pieds de Cybele.*

J'AI recours à votre puissance,
Reine des Dieux, protégez-moi;
L'intérêt d'Atys vous en presse...

ATYS, *interrompant Sangaride.*

Je parlerai pour vous, que votre crainte cesse.

SANGARIDE.

Tous deux unis des plus beaux nœuds...

ATYS, *interrompant Sangaride.*

Le sang et l'amitié nous unissent tous deux ;
Que votre secours la délivre
Des loix d'un hymen rigoureux :
Ce sont les plus doux de ses vœux,
De pouvoir à jamais vous aimer et vous suivre.

CYBELE.

Les Dieux sont les protecteurs
De la liberté des cœurs.
Allez, ne craignez point le Roi ni sa colere ;
J'aurai soin d'apaiser
Le Fleuve Sangar votre pere.
Atys veut vous favoriser ;
Cybele en sa faveur ne peut rien refuser.

ATYS.

Ah ! c'en est trop...

CYBELE.

Non, non ; il n'est pas nécessaire
Que vous cachiez votre bonheur ;
Je ne prétends point faire
Un vain mystere
D'un amour qui vous fait honneur.
Ce n'est point à Cybele à craindre d'en trop dire.
Il est vrai, j'aime Atys ; pour lui j'ai tout quitté :
Sans lui, je ne veux plus de grandeur ni d'Empire ;
Pour ma félicité,
Son cœur seul peut suffire.

(*A Sangaride.*)

Allez ; Atys lui-même ira vous garantir

De la fatale violence
Où vous ne pouvez consentir.
(*Sangaride se retire.*)

CYBELE, *à Atys.*

Laissez-nous, attendez mes ordres pour partir;
Je prétends vous armer de ma toute-puissance.
(*Atys sort.*)

SCENE VII.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Qu'Atys dans ses respects mêle d'indifférence!
L'ingrat Atys ne m'aime pas:
L'Amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense,
Et souvent le respect et la reconnoissance
Sont l'excuse des cœurs ingrats.

MÉLISSE.

Ce n'est pas un si grand crime
De ne s'exprimer pas bien;
Un cœur qui n'aima jamais rien
Sait peu comment l'amour s'exprime.

CYBELE.

Sangaride est aimable, Atys peut tout charmer;
Ils témoignent trop s'estimer,
Et de simples parens sont moins d'intelligence:
Ils se sont aimés dès l'enfance;

Ils pourroient enfin trop s'aimer.
Je crains une amitié que tant d'ardeur anime.
Rien n'est si trompeur que l'estime :
C'est un nom supposé
Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.
Je prétends m'éclaircir ; leur feinte sera vaine.

MÉLISSE.

Quels secrets par les Dieux ne sont point pénétrés !
Deux cœurs à feindre préparés
Ont beau cacher leur chaîne ;
On abuse avec peine
Les Dieux par l'Amour éclairés.

CYBELE.

Va, Mélisse ; donne ordre à l'aimable Zéphyre
D'accomplir promptement tout ce qu'Atys desire.
(*Mélisse sort.*)

SCENE VIII.

CYBELE, *seule.*

Espoir si cher et si doux,
Ah ! pourquoi me trompez-vous ?
Des suprêmes grandeurs vous m'avez fait descendre ;
Mille cœurs m'adoroient, je les néglige tous :
Je n'en demande qu'un, il a peine à se rendre.
Je ne sens que chagrins et que soupçons jaloux :
Est-ce le sort charmant que je devois attendre ?

Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?
Hélas! par tant d'attraits falloit-il me surprendre!
Heureuse si toujours j'avois pu me défendre!
L'Amour qui me flattoit me cachoit son courroux.
C'est donc pour me frapper des plus funestes coups,
Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre!
Espoir si cher et si doux,
Ah! pourquoi me trompez-vous?

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(Le Théatre change et représente le Palais du Fleuve Sangar.)

SCENE PREMIERE.

SANGARIDE, DORIS, IDAS.

DORIS.

Quoi ! vous pleurez !

IDAS.

D'où vient votre peine mortelle ?

DORIS.

N'osez-vous découvrir votre amour à Cybele ?

SANGARIDE.

Hélas !

DORIS et IDAS.

Qui peut encor redoubler vos ennuis ?

SANGARIDE.

Hélas ! j'aime... hélas ! j'aime...

DORIS et IDAS.

Achevez.

SANGARIDE.

Je ne puis.

DORIS et IDAS.

L'amour n'est guere heureux, lorsqu'il est trop timide.

SANGARIDE.

Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.
La Déesse aime Atys : il change en moins d'un jour.
Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride.
Hélas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.

DORIS et IDAS.

Il nous montroit tantôt un peu d'incertitude;
Mais qui l'eût soupçonné de tant d'ingratitude ?

SANGARIDE.

J'embarrassois Atys ; je l'ai vu se troubler :
Je croyois devoir révéler
Notre amour à Cybele ;
Mais l'ingrat, l'infidele
M'empêchoit toujours de parler.

DORIS et IDAS.

Peut-on changer si-tôt, quand l'amour est extrême ?
Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Cybele hautement déclare qu'elle l'aime,
Et l'ingrat n'a trouvé cet honneur que trop doux :
Il change en un moment, je veux changer de même.
J'accepterai sans peine un glorieux époux :
Je ne veux plus aimer que la grandeur suprême.

DORIS et IDAS.

Peut-on changer si-tôt quand l'amour est extrême ?

Gardez-vous, gardez-vous
De trop croire un transport jaloux.

SANGARIDE.

Trop heureux un cœur qui peut croire
Un dépit qui sert à sa gloire.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais;
Joignez-vous au dépit pour étouffer ma flamme :
Réparez, s'il se peut, les maux qu'Amour m'a faits ;
Venez rétablir dans mon ame
Les douceurs d'une heureuse paix.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais.

IDAS et DORIS.

Une infidélité cruelle
N'efface point tous les appas
D'un infidele,
Et la raison ne revient pas
Si-tôt qu'on la rappelle.

SANGARIDE.

Après cette trahison,
Si la raison ne m'éclaire,
Le dépit et ma colere
Me tiendront lieu de raison.

SANGARIDE, DORIS et IDAS.

Qu'une premiere flamme est belle !
Qu'on a peine à s'en dégager !
Que l'on doit plaindre un cœur fidele,
Lorsqu'il est forcé de changer !

SCENE II.

CÉLENUS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, Suivans de Célénus.

CÉLÉNUS.

Belle Nymphe, l'Hymen va suivre mon envie;
L'Amour avec moi vous convie
A venir vous placer sur un trône éclatant:
J'approche avec transport du favorable instant
D'où dépend la douceur du reste de ma vie.
Mais, malgré les appas du bonheur qui m'attend,
Malgré tous les transports de mon ame amoureuse,
Si je ne puis vous rendre heureuse,
Je ne serai jamais content.
Je fais mon bonheur de vous plaire;
J'attache à votre cœur mes desirs les plus doux.

SANGARIDE.

Seigneur, j'obéirai; je dépends de mon pere,
Et mon pere aujourd'hui veut que je sois à vous.

CÉLÉNUS.

Regardez mon amour plutôt que ma couronne.

SANGARIDE.

Ce n'est point la grandeur qui me peut éblouir.

CÉLÉNUS.

Ne sauriez-vous m'aimer sans que l'on vous l'ordonne?

SANGARIDE.

SANGARIDE.

Seigneur, contentez-vous que je sache obéir;
En l'état où je suis, c'est ce que je puis dire...
(Sangaride apperçoit Atys.)

SCENE III.

ATYS, CÉLÉNUS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, Suivans de Célénus.

CÉLÉNUS.

Votre cœur se trouble, il soupire?

SANGARIDE.

Expliquez-en votre faveur
Tout ce que vous voyez de trouble dans mon cœur.

CÉLÉNUS.

Rien ne m'alarme plus, Atys, ma crainte est vaine.
Mon amour touche enfin le cœur de la beauté
Dont je suis enchanté.
Toi qui fus témoin de ma peine,
Cher Atys, sois témoin de ma félicité.
Peut-on la concevoir? Non, il faut que l'on aime,
Pour juger des douceurs de mon bonheur extrême !....
Mais, près de voir combler mes vœux,
Que les momens sont longs pour mon cœur amoureux!
Vos parens tardent trop; je veux aller moi-même
Les presser de me rendre heureux.
(Célénus et sa Suite, Doris et Idas sortent.)

E

SCENE IV.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

Qu'il sait peu son malheur ! et qu'il est déplorable !
Son amour méritoit un sort plus favorable :
J'ai pitié de l'erreur dont son cœur s'est flatté.

SANGARIDE.

Epargnez-vous le soin d'être si pitoyable ;
Son amour obtiendra ce qu'il a mérité.

ATYS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends?

SANGARIDE.

Qu'il faut que je me venge ;
Que j'aime enfin le Roi, qu'il sera mon époux.

ATYS.

Sangaride ! eh ! d'où vient ce changement étrange ?

SANGARIDE.

N'est-ce pas vous, ingrat ! qui voulez que je change ?

ATYS.

Moi !

SANGARIDE.

Quelle trahison !

ATYS.

Quel funeste courroux !

ATYS et SANGARIDE.

Pourquoi m'abandonner pour une amour nouvelle ?
Ce n'est pas moi qui romps une chaîne si belle.

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous!

SANGARIDE.

Amant infidele, c'est vous !

ATYS.

Ah ! c'est vous, beauté trop cruelle !

SANGARIDE.

Ah ! c'est vous, amant infidele !

ATYS et SANGARIDE.

Beauté trop cruelle, c'est vous !
Amant infidele, c'est vous
Qui rompez des liens si doux!

SANGARIDE.

Vous m'avez immolée à l'amour de Cybele.

ATYS.

Il est vrai qu'à ses yeux, par un secret effroi,
J'ai voulu de nos cœurs cacher l'intelligence ;
Mais ce n'est que pour vous que j'ai craint sa vengeance,
Et je ne la crains pas pour moi.
Cybele m'aime en vain, et c'est vous que j'adore.

SANGARIDE.

Après votre infidélité,
Auriez-vous bien la cruauté
De vouloir me tromper encore ?

ATYS.

Moi, vous trahir! vous le pensez !
Ingrate ! que vous m'offensez !
Eh bien ! il ne faut plus rien taire ;
Je vais de la Déesse attirer la colere,
M'offrir à sa fureur, puisque vous m'y forcez....

SANGARIDE.

Ah ! demeurez, Atys; mes soupçons sont passés :
Vous m'aimez, je le crois, j'en veux être certaine ;
Je le souhaite assez,
Pour le croire sans peine.

ATYS.

Je jure.

SANGARIDE.

Je promets.

ATYS et SANGARIDE.

De ne changer jamais.

SANGARIDE.

Quel tourment de cacher une si belle flamme !

ATYS.

Redoublons-en l'ardeur dans le fond de notre ame.

ATYS et SANGARIDE.

Aimons en secret, aimons-nous ;
Aimons plus que jamais, en dépit des jaloux.

SANGARIDE.

Mon pere vient ici.

ATYS.

Que rien ne vous étonne ;
Servons-nous du pouvoir que Cybele me donne :
Je vais préparer les Zéphyrs
A suivre nos desirs.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SANGARIDE, CÉLÉNUS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

O vous qui prenez part au bien de ma famille;
Vous, vénérables Dieux des fleuves les plus grands,
Mes fideles amis et mes plus chers parens,
Voyez quel est l'époux que je donne à ma fille:
J'ai pris soin de choisir entre les plus grands Rois.

CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES.
Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.
Il a Neptune pour son pere;
Les Phrygiens suivent ses loix:
J'ai cru ne pouvoir faire
Un choix plus digne de vous plaire.

CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES.
Tous, d'une commune voix,
Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.
Que l'on chante, que l'on danse;
Rions tous, lorsqu'il le faut:
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.

On trouve bientôt la fin
Des jours de réjouissance;
On a beau chasser le chagrin,
Il revient plutôt qu'on ne pense.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ET LE CHŒUR.

Que l'on chante, que l'on danse;
Rions tous, lorsqu'il le faut:
Ce n'est jamais trop tôt
Que le plaisir commence.
Que l'on chante, que l'on danse;
Rions tous, lorsqu'il le faut.

DIEUX DE FLEUVES, DIVINITÉS DE FONTAINES ET DE RUISSEAUX, *chantant et dansant ensemble.*

La beauté la plus sévere
Prend pitié d'un long tourment,
Et l'amant qui persévere
Devient un heureux amant.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher:
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Hymen seul ne sauroit plaire,
Il a beau flatter nos vœux;
L'Amour seul a droit de faire
Les plus doux de tous les nœuds.
Il est fier, il est rebelle;
Mais il charme tel qu'il est:

L'Hymen vient, quand on l'appelle ;
L'Amour vient, quand il lui plaît.

Il n'est point de résistance
Dont le tems ne vienne à bout,
Et l'effort de la constance
A la fin doit vaincre tout.
Tout est doux et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher ;
L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher :
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

L'Amour trouble tout le monde ;
C'est la source de nos pleurs ;
C'est un feu brûlant dans l'onde ;
C'est l'écueil des plus grands cœurs.
Il est fier, il est rebelle ;
Mais il charme tel qu'il est :
L'Hymen vient, quand on l'appelle ;
L'Amour vient, quand il lui plaît.

UN DIEU DE FLEUVE ET UNE DIVINITÉ DE FONTAINE *dansent et chantent ensemble.*

D'une constance extrême
Un ruisseau suit son cours ;
Il en sera de même
Du choix de mes amours,
Et du moment que j'aime,
C'est pour aimer toujours.

Jamais un cœur volage
Ne trouve un heureux sort :
Il n'a point l'avantage
D'être long-tems au port ;
Il cherche encor l'orage,
Au moment qu'il en sort.

CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.
Que sert un cœur qui s'exempte
De tous les soins amoureux ?
A quoi sert une eau dormante ?
Un grand calme est trop fâcheux ;
Nous aimons mieux la tourmente.

SCENE VI.

ATYS, SANGARIDE, CÉLÉNUS, TROUPE DE ZÉPHYRS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE FONTAINES.

VENEZ former des nœuds charmans,
Atys, venez unir ces bienheureux amans.

ATYS.

Cet hymen déplaît à Cybele ;
Elle défend de l'achever :
Sangaride est un bien qu'il faut lui réserver,
Et que je demande pour elle.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle loi cruelle !

CÉLÉNUS.

Atys peut s'engager lui-même à me trahir !
Atys contre moi s'intéresse !

ATYS.

Seigneur, je suis à la Déesse ;
Dès qu'elle a commandé, je ne puis qu'obéir.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

Pourquoi faut-il qu'elle sépare
Deux illustres amans pour qui l'Hymen prépare
Ses liens les plus doux ?

LE CHŒUR.

Opposons-nous
A ce dessein barbare.

ATYS.

Apprenez, audacieux,
Qu'il n'est rien qui n'obéisse
Aux souveraines loix de la Reine des Dieux !
Qu'on nous enleve de ces lieux :
Zéphyrs, que, sans tarder, mon ordre s'accomplisse.
(*Les Zéphyrs enlevent Atys et Sangaride.*)

LE CHŒUR.

Quelle injustice !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le Théatre change et représente des jardins agréables.*)

SCENE PREMIERE.

CÉLÉNUS, CYBELE, MÉLISSE.

CÉLÉNUS.

Vous m'ôtez Sangaride, inhumaine Cybele !
Est-ce le prix du zele
Que j'ai fait, avec soin, éclater à vos yeux ?
Préparez-vous ainsi la douceur éternelle
Dont vous devez combler ces lieux?
Est-ce ainsi que les Rois sont protégés des Dieux ?
Divinité cruelle,
Descendez-vous des cieux
Pour troubler un amour fidele,
Et pour venir m'ôter ce que j'aime le mieux ?

CYBELE.

J'aimois Atys ; l'Amour a fait mon injustice :
Il a pris soin de mon supplice;
Et, si vous êtes outragé,
Bientôt vous serez trop vengé.
Atys adore Sangaride.

CÉLÉNUS.

Atys l'adore ! ah ! le perfide !

CYBELE.

L'ingrat vous trahissoit, et vouloit me trahir;
Il s'est trompé lui-même en croyant m'éblouir.
Les Zéphyrs l'ont laissé seul avec ce qu'il aime
Dans ces aimables lieux;
Je m'y suis cachée à leurs yeux :
J'y viens d'être témoin de leur amour extrême.

CÉLÉNUS.

O ciel ! Atys plairoit aux yeux qui m'ont charmé !

CYBELE.

Eh ! pouvez-vous douter qu'Atys ne soit aimé ?
Non, non, jamais amour n'eut tant de violence:
Ils ont juré cent fois de s'aimer malgré nous,
Et de braver notre vengeance ;
Ils nous ont appellés crüels, tyrans, jaloux :
Enfin, leurs cœurs d'intelligence,
Tous deux.... ah ! je frémis au moment que j'y pense !...
Tous deux s'abandonnoient à des transports si doux,
Que je n'ai pu garder plus long-tems le silence,
Ni retenir l'éclat de mon juste courroux.

CÉLÉNUS.

La mort est, pour leur crime, une peine légere.

CYBELE.

Mon cœur à les punir est assez engagé :
Je vous l'ai déja dit, croyez-en ma colere;
Bientôt vous serez trop vengé.

SCENE II.

SCENE II.

ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CÉLÉNUS, MÉLISSE; TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE.

CYBELE et CÉLÉNUS.

Venez vous livrer au supplice.

ATYS et SANGARIDE.

Quoi ! la terre et le ciel contre nous sont armés !
Souffrirez-vous qu'on nous punisse ?

CYBELE et CÉLÉNUS.

Oubliez-vous votre injustice?

ATYS et SANGARIDE.

Ne vous souvient-il plus de nous avoir aimés?

CYBELE et CÉLÉNUS.

Vous changez mon amour en haine légitime.

ATYS et SANGARIDE.

Pouvez-vous condamner
L'amour qui nous anime ?
Si c'est un crime,
Quel crime est plus à pardonner ?

CYBELE et CÉLÉNUS.

Perfide ! deviez-vous me taire
Que c'étoit vainement que je voulois vous plaire?

ATYS et SANGARIDE.

Ne pouvant suivre vos desirs,
Nous croyions ne pouvoir mieux faire
Que de vous épargner de mortels déplaisirs.

CYBELE.

D'un supplice cruel craignez l'horreur extrême.

CYBELE et CÉLÉNUS.

Craignez un funeste trépas.

ATYS et SANGARIDE.

Vengez-vous, s'il le faut : ne me pardonnez pas ;
Mais pardonnez à ce que j'aime.

CYBELE et CÉLÉNUS.

C'est peu de nous trahir, vous nous bravez, ingrats !

ATYS et SANGARIDE.

Serez-vous sans pitié ?

CYBELE et CÉLÉNUS.

Perdez toute espérance.

ATYS et SANGARIDE.

L'Amour nous a forcés à vous faire une offense ;
Il demande grace pour nous.

CYBELE et CÉLÉNUS.

L'Amour en courroux
Demande vengeance.

CYBELE.

Toi qui portes par-tout et la rage et l'horreur,
Cesse de tourmenter les criminelles Ombres :
Viens, cruelle Alecton, sors des royaumes sombres ;
Inspire au cœur d'Atys ta barbare fureur.

SCENE III.

ALECTON, ATYS, SANGARIDE, CYBELE, CÉLÉNUS, MÉLISSE, IDAS, DORIS; TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBELE, CHŒUR DE PHRYGIENS.

(*Alecton sort des enfers, tenant à la main un flambeau, qu'elle secoue sur la tête d'Atys.*)

ATYS.

Ciel ! quelle vapeur m'environne !
Tous mes sens sont troublés, je frémis, je frissonne,
Je tremble; et tout-à-coup une infernale ardeur
Vient enflammer mon sang et dévorer mon cœur.
Dieux ! que vois-je? le ciel s'arme contre la terre !
Quel désordre ! quel bruit ! quels éclats de tonnerre !
Quels abîmes profonds sous mes pas sont ouverts !
Que de fantômes vains sont sortis des enfers !
(*A Cybele qu'il prend pour Sangaride.*)
Sangaride, ah ! fuyez la mort que vous prépare
Une Divinité barbare :
C'est votre seul péril qui cause ma terreur.

SANGARIDE.

Atys, reconnoissez votre funeste erreur.

ATYS, *prenant Sangaride pour un monstre.*

Quel monstre vient à nous ! quelle fureur le guide !
Ah ! respecte, cruel ! l'aimable Sangaride.

SANGARIDE.

Atys, mon cher Atys !

ATYS.

Quels hurlemens affreux !

CÉLÉNUS, *à Sangaride.*

Fuyez, sauvez-vous de sa rage.

ATYS, *tenant à la main le couteau sacré qui sert aux sacrifices.*

Il faut combattre : Amour, seconde mon courage !

(*Atys court après Sangaride, qui fuit dans un des côtés du Théatre.*)

CÉLÉNUS et LE CHŒUR.

Arrête, arrête, malheureux !

(*Célénus court après Atys.*)

SANGARIDE, *dans un des côtés du Théatre.*

Atys !

LE CHŒUR.

O ciel !

SANGARIDE.

Je meurs.

LE CHŒUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime !

CÉLÉNUS, *revenant sur le Théatre.*

Je n'ai pu retenir ses efforts furieux ;
Sangaride expire à vos yeux.

CYBELE.

Atys me sacrifie une indigne rivale.
Partagez avec moi la douceur sans égale

Que l'on goûte en vengeant un amour outragé.
Je vous l'avois promis.

CÉLÉNUS.

O promesse fatale!
Sangaride n'est plus, et je suis trop vengé.
(*Célénus se retire au côté du Théatre où est Sangaride morte.*)

SCENE IV.

ATYS, CYBELE, MÉLISSE, IDAS, CHŒUR DE PHRYGIENS.

ATYS.

Que je viens d'immoler une grande victime!
Sangaride est sauvée, et c'est par ma valeur.

CYBELE, *touchant Atys.*

Acheve ma vengeance; Atys, connois ton crime,
Et reprends ta raison pour sentir ton malheur.

ATYS.

Un calme heureux succéde au trouble de mon cœur.
Sangaride, Nymphe charmante,
Qu'êtes-vous devenue? où puis-je avoir recours?...
Divinité toute-puissante,
Cybele, ayez pitié de nos tendres amours;
Rendez-moi Sangaride, épargnez ses beaux jours.

CYBELE, *montrant à Atys Sangaride morte.*

Tu la peux voir; regarde.

ATYS.

Ah ! quelle barbarie !
Sangaride a perdu la vie !
Ah ! quelle main cruelle ! ah ! quel cœur inhumain !...

CYBELE.

Les coups dont elle meurt sont de ta propre main.

ATYS.

Moi, j'aurois immolé la beauté qui m'enchante !....
O ciel ! ma main sanglante
Est de ce crime horrible un témoin trop certain !

LE CHŒUR.

Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

ATYS.

Quoi ! Sangaride est morte ! Atys est son bourreau !
Quelle vengeance, ô Dieux ! quel supplice nouveau !
Quelles horreurs sont comparables
Aux horreurs que je sens ?
Dieux cruels, Dieux impitoyables !
N'êtes-vous tout-puissans
Que pour faire des misérables ?

CYBELE.

Atys, je vous ai trop aimé :
Cet amour, par vous-même en courroux transformé,
Fait voir encor sa violence.
Jugez, ingrat ! jugez, en ce funeste jour,
De la grandeur de mon amour,
Par la grandeur de ma vengeance.

ATYS.

Barbare! quel amour qui prend soin d'inventer
Les plus horribles maux que la rage peut faire!
Bienheureux qui peut éviter
Le malheur de vous plaire.
O Dieux! injustes Dieux! que n'êtes-vous mortels!
Faut-il que pour vous seuls vous gardiez la vengeance?
C'est trop, c'est trop souffrir leur cruelle puissance;
Chassons-les d'ici-bas, renversons leurs autels.
Quoi! Sangaride est morte! Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime!

LE CHŒUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

CYBELE, *ordonnant d'emporter le corps de Sangaride morte.*

Otez ce triste objet.

ATYS.

Ah! ne m'arrachez pas
Ce qui reste de tant d'appas:
En fussiez-vous jalouse encore,
Il faut que je l'adore
Jusques dans l'horreur du trépas.
(*Il suit le corps de Sangaride.*)

SCENE V.

CYBELE, MÉLISSE.

CYBELE.

Je commence à trouver sa peine trop cruelle ;
Une tendre pitié rappelle
L'amour que mon courroux croyoit avoir banni.
Ma rivale n'est plus, Atys n'est plus coupable :
Qu'il est aisé d'aimer un criminel aimable,
Après l'avoir puni !
Que son désespoir m'épouvante !
Ses jours sont en péril, et j'en frémis d'effroi :
Je veux d'un soin si cher ne me fier qu'à moi.
Allons.... Mais quel spectacle à mes yeux se présente !
C'est Atys mourant que je voi !

SCENE VI.

ATYS, IDAS, CYBELE, MÉLISSE, PRÊTRESSES DE CYBELE.

IDAS, *soutenant Atys.*

Il s'est percé le sein, et mes soins pour sa vie
N'ont pu prévenir sa fureur.

CYBELE.

Ah ! c'est ma barbarie,
C'est moi qui lui perce le cœur.

ATYS.

Je meurs ; l'Amour me guide
Dans la nuit du trépas :
Je vais où sera Sangaride....
Inhumaine ! je vais où vous ne serez pas.

CYBELE.

Atys, il est trop vrai, ma rigueur est extrême ;
Plaignez-vous, je veux tout souffrir :
Pourquoi suis-je immortelle, en vous voyant périr ?

ATYS et CYBELE.

Il est doux de mourir
Avec ce que l'on aime.

CYBELE.

Que mon amour funeste, armé contre moi-même,
Ne peut-il vous venger de toutes mes rigueurs ?

ATYS.

Je suis assez vengé ; vous m'aimez, et je meurs.

CYBELE.

Malgré le Destin implacable,
Qui rend de ton trépas l'arrêt irrévocable,
Atys, sois à jamais l'objet de mes amours ;
Reprends un sort nouveau, deviens un arbre aimable
Que Cybele aimera toujours.
(*Atys prend la forme de l'arbre aimé de la Déesse Cybele, et que l'on appelle Pin.*)
Venez, furieux Corybantes,
Venez joindre à mes cris vos clameurs éclatantes ;
Venez, Nymphes des eaux, venez, Dieux des forêts,
Par vos plaintes les plus touchantes,
Secondez mes tristes regrets.

SCENE VII et derniere.

CYBELE, TROUPE DE NYMPHES DES EAUX, TROUPE DE DIVINITÉS DES BOIS, TROUPE DE CORYBANTES.

CYBELE.

Atys, l'aimable Atys, avec tous ses attraits,
Descend dans la nuit éternelle;
Mais, malgré la mort cruelle,
L'Amour de Cybele
Ne mourra jamais.
Sous une nouvelle figure,
Atys est ranimé par mon pouvoir divin:
Célébrez son nouveau destin;
Pleurez sa funeste aventure.

CHŒUR DES NYMPHES DES EAUX ET DES DIVINITÉS DES BOIS.

Célébrons son nouveau destin;
Pleurons sa funeste aventure.

CYBELE.

Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la Nature:
Qu'il s'éleve au-dessus des arbres les plus beaux;
Qu'il soit voisin des cieux, qu'il régne sur les eaux;
Qu'il ne puisse brûler que d'une flamme pure.
Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la Nature.
(*Le Chœur répete les trois derniers vers.*)

CYBELE.

Que ses rameaux soient toujours verds ;
Que les plus rigoureux hivers
Ne leur fassent jamais d'injure.
Que cet arbre sacré
Soit révéré
De toute la Nature.

(*Le Chœur répete les trois derniers vers.*)

CYBELE et LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur !

CYBELE et LE CHŒUR DES CORYBANTES.

Ah ! quelle rage !

CYBELE et LES CHŒURS.

Ah ! quel malheur !

CYBELE.

Atys, au printems de son âge,
Périt comme une fleur
Qu'un soudain orage
Renverse et ravage.

CYBELE et LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Quelle douleur !

CYBELE et LE CHŒUR DES CORYBANTES.

Ah ! quelle rage !

CYBELE et LES CHŒURS.

Ah ! quel malheur !

(*Les Divinités des Bois et des Eaux, avec les Corybantes, honorent le nouvel arbre, et le consacrent à Cybele. Les regrets des Divinités des Bois et des*

Eaux, et les cris des Corybantes, sont secondés et terminés par des tremblemens de terre, par des éclairs et par des éclats de tonnerre.)

CYBELE et LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

CYBELE et LE CHŒUR DES CORYBANTES.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

CYBELE et LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Pénétrons tous les cœurs d'une douleur profonde;
Que les bois, que les eaux perdent tous leurs appas.

CYBELE et LE CHŒUR DES CORYBANTES.

Que le tonnerre nous réponde;
Que la terre frémisse et tremble sous nos pas.

CYBELE et LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout sente ici bas
L'horreur d'un si cruel trépas.

FIN.

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS,

PASTORALE,

DE QUINAULT;

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

AVANT-PROPOS.

IL ne suffit pas au Roi de porter si loin ses armes et ses conquêtes ; il ne peut souffrir qu'il y ait aucun avantage qui manque à la gloire et à la félicité de son regne ; et dans le même tems qu'il renverse les États de ses ennemis, et qu'il étonne toute la terre, il n'oublie rien de ce qui peut rendre la France le plus florissant Empire qui fut jamais. Le grand art de la guerre, qu'il exerce avec une ardeur héroïque, et où il fait des progrès si surprenans, n'est point capable de remplir la vaste étendue de son application infatigable ; il trouve encore des soins à réserver pour les plus beaux arts, et il n'y en a point, qui soit digne de quelqu'estime, qu'il ne favorise avec une particuliere bonté. C'est ce que cette Académie Royale de Musique a le bonheur d'éprouver dans son établissement. Voici un essai qu'elle s'est hâtée de préparer pour l'offrir à l'impatience du Public. Elle a rassemblé ce qu'il y

avoit de plus agréable dans les divertissemens de Chambord, de Versailles et de Saint-Germain; et elle a cru devoir s'assurer que ce qui a pu divertir un Monarque infiniment éclairé, ne sauroit manquer de plaire à tout le monde. On a essayé de lier ces fragmens choisis par plusieurs scenes nouvelles; on y a joint des entrées de ballet; on y a mêlé des machines volantes et des décorations superbes; et de toutes ces parties différentes on a formé une Pastorale en trois actes, précédée d'un grand Prologue. Ce premier spectacle sera bientôt suivi d'un autre plus magnifique, dont la perfection a besoin encore d'un peu de tems: cette Académie y travaille sans relâche, et elle est résolue de ne rien épargner pour répondre le plus dignement qu'il lui sera possible à la glorieuse protection dont elle est honorée.

SUJET

DES FÊTES

DE L'AMOUR ET DE BACCHUS.

LE Prologue est formé par des Hommes et des Femmes du Bel-air, des Gascons, un Suisse et des Bourgeois qui demandent des Livres pour connoître le Divertissement que l'on va jouer. Le Donneur de Livres, des Importuns, des Héros, des Pâtres et des Ouvriers de Théatre, dansent tour-à-tour, des pas analogues à leurs caracteres. Les Muses Polymnie, Melpomene et Euterpe, se disputent à qui divertira le Roi, puis se réunissent pour le fêter plus dignement.

Dans les trois actes de l'Opéra, ce sont des Bergers et des Bergeres, Amans; des Satyres amoureux, dédaignés, et qui se consolent en buvant. Les uns, par leurs chants et leurs danses, fêtent l'Amour, les autres Bacchus. Chaque

parti prétend que l'objet de son culte l'emporte sur l'autre. Cependant ils finissent par s'accorder : les deux partis se mêlent, et célèbrent ensemble ces deux Divinités.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR LES FÊTES

DE

L'AMOUR ET DE BACCHUS.

CETTE Pastorale fut composée, par Quinault, des fragmens les plus agréables de quelques Ballets de diverses Comédies de Moliere, employés dans les Fêtes de Chambord, de Versailles, de Saint-Germain, et dont Lully et Desbrosses avoient fait la Musique pour le Roi. Vigarani, Gentilhomme Modénois, eut la conduite des machines dans cet Opéra, qui est le premier que Lully fit représenter, après que l'Abbé Perrin lui eut cédé le privilége qu'il avoit obtenu en 1669, pour ce genre de spectacle. C'étoit le Cardinal Mazarin qui l'avoit introduit en France. Il avoit fait venir d'Italie, en 1647, des Musiciens qui jouerent un Opéra intitulé : *Orfeo e Eu-*

ridice. Cette nouveauté charma les François, par la beauté des voix, la variété des décorations et la magnificence des habits. Le Cardinal, qui avoit fait la dépense de cet Opèra, trouva dans le succès de quoi l'engager à en donner un autre au mariage du Roi. L'*Ercole Amante* parut donc, avec une Traduction Françoise, pour ceux qui n'entendoient pas l'Italien. Dès-lors, on desira d'avoir des Opéra François ; mais on craignoit que notre langue ne pût pas s'allier à la Musique, et d'ailleurs on manquoit de Musiciens. L'Abbé Perrin, qui avoit été Introducteur des Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc d'Orléans, entreprit de surmonter ces obstacles. Il composa une Piece, intitulée : La Pastorale, dont il fit faire les airs par Cambert, Intendant de la Musique de la Reine mere. Cet Opéra fut exécuté à Issy, dans une maison particuliere, et réussit tellement, que le Cardinal le fit représenter ensuite plusieurs fois devant le Roi, à Vincennes. Bientôt l'Abbé Perrin et Cambert firent un second essai : ce fut leur Ariane ; mais la mort du Cardinal empêcha que l'on la jouât. A quelque tems de-là, l'Abbé Perrin s'étant associé Cambert,

Champeron et le Marquis de Sourdéac, en vertu de leur Privilége, ils attirerent du Languedoc les plus célebres Musiciens des Églises, et firent construire un Théatre, rue Mazarine, où ils donnerent Pomone, Pastorale, dont les paroles et la musique étoient encore de l'Abbé Perrin et de Cambert. Cet Opéra fut joué pendant huit mois de suite, avec des applaudissemens universels. Mais le Marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avoit faites, s'étant emparé du Théatre, et, pour se passer de l'Abbé Perrin, ayant eu recours à Gilbert, qui lui donna la Pastorale des Peines et des Plaisirs de l'Amour, Lully, Sur-intendant de la Musique du Roi, profita de la division élevée entre les associés, et obtint, par le crédit de Madame de Montespan, que l'Abbé Perrin lui cédât son Privilége pour une somme d'argent. Le Roi accorda de nouvelles Lettres-Patentes à Lully, qui, pour n'avoir rien à démêler avec les associés de l'Abbé Perrin, ne voulut pas se servir de leur Théatre; mais en fit construire un dans le jeu de paume du Bel-air; rue de Vaugirard, où l'on joua les Fêtes de l'Amour et de

Bacchus, depuis le 15 Novembre jusqu'au mois de Juillet suivant. A l'une des représentations où le Roi assista, le Duc de Montmouth et le Duc de Villeroi, le Marquis de Rassen et le Grand danserent une entrée avec Beauchamps, Saint-André, Favier l'aîné et la Pierre.

Le Roi, et toute la Cour devant danser un jour dans cette Piece, s'impatientoit de ce que l'on ne commençoit pas. Il envoya à Lully plusieurs Valets-de-pied, les uns après les autres, pour le faire hâter. Voyant que rien n'avançoit, il lui envoya enfin un Valet-de-garde-robe pour lui dire qu'il se lassoit d'attendre, et qu'il vouloit absolument que l'on commençât. Ce nouvel émissaire dit à Lully que le Roi étoit dans une grande colere, et qu'il ne pouvoit plus attendre. Lully, songeant moins aux ordres pressans qu'on lui apportoit de la part du Roi, qu'à ce qu'il avoit encore à faire, répondit d'un grand sang-froid : « Le Roi est le maître ; il peut attendre » tant qu'il lui plaira. »

Cet Opéra fut repris en 1689, 1696, 1706, 1716 et 1738. Bibliotheque des Théatres, page 134. Recherches sur les Théatres, tome troi-

sieme, pages 205 et 206. Dictionnaire de Parfaict, tome second, pages 550 et 551. Dictionnaire de Léris, pages 194 et 195. Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 363, 364, 365 et 366.

Voici ce que dit Voltaire, dans ses Questions Encyclopédiques, à l'occasion de cet Opéra. « Lully, violon de Mademoiselle, devenu Sur-„ intendant de la Musique du Roi, et qu'on ap-„ pella bientôt *Monsieur de Lully*, s'associa, „ très-habilement, avec Quinault, dont il sen-„ toit tout le mérite, et qu'on n'appella jamais „ *Monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu „ de Paume du Bel-air les Fêtes de l'Amour et „ de Bacchus, composées par ce Poëte aimable; „ mais ni les vers, ni la musique, ne furent di-„ gnes de la réputation qu'ils acquirent depuis. „ Les connoisseurs seulement estimerent beau-„ coup une traduction de l'Ode charmante d'Ho-„ race : *Donec gratus eram tibi*, &c. Cette Ode, „ en effet, est très-gracieusement rendue en „ François; mais la Musique en est un peu lan-„ guissante. Il y eut des bouffonneries dans cet „ Opéra, ainsi que dans Cadmus et dans Alceste.

ACTEURS

Qui chantent dans le Prologue.

DEUX HOMMES DU BEL AIR.
DEUX FEMMES DU BEL AIR.
UN GENTILHOMME GASCON.
LE BARON D'ASBARAT.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.
UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.
LA FILLE DU BOURGEOIS ET DE LA BOURGEOISE.
Troupes de Gens de différentes Provinces et de toutes sortes de conditions.

POLYMNIE, MELPOMENE, EUTERPE, } Muses.

PERSONNAGES

Dansant dans le Prologue.

UN DONNEUR DE LIVRES.
QUATRE IMPORTUNS.
QUATRE HÉROS.
QUATRE PASTRES.
QUATRE OUVRIERS.

PROLOGUE.

(La Scene représente une grande salle, où l'on voit les plus superbes ornemens que l'architecture et la peinture puissent former. Elle est disposée pour un spectacle magnifique, et l'on y voit dans l'enfoncement un grand vestibule percé qui laisse paroître un superbe palais au milieu d'un jardin. On y découvre une multitude de gens de provinces différentes, qui sont placés dans des balcons, aux deux côtés du Théatre Un homme, qui doit donner des livres aux Acteurs, commence à danser dès que la toile est levée : toute la multitude qui est dans les balcons s'écrie en musique pour lui demander des livres ; mais il est détourné d'en donner par quatre Importuns qui le suivent et qui l'environnent.)

TOUS ENSEMBLE.

A MOI, Monsieur, à moi, de grace ; à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient ;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà ! Monsieur ; Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans !

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour Mesdames les grisettes.

GASCON.

Ho ! l'homme aux libres, qu'on m'en baille;
J'ai déja le poumon usé.
Bous boyez que chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON.

Eh ! cadédis, Monseu, boyez qui l'on peut être;
Un libret, jé bous prie, au Baron d'Asbarat.
Jé pense, mordi ! que lé fat
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

LE SUISSE.

Monsir le donneur de papieir,
Que veul dir sty façon de fifre ?
Moi l'écorchair tout mon gozieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre.
Pardi ! mon foi ! Monsir, je pense fous l'être ifre.

(*Le donneur de livres, fatigué par les quatre importuns, se retire en colere.*)

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,

De tant d'amoureux l'objét,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait ;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'entriguet.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte ;
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais Royal,
Et que ces jours passés un Comte
Fut prendre la premiere au bal.

Il l'entend mal ;
C'est un brutal,

Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel chaos !
Quel mêlange !
Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel désordre !
Quel embarras !
On y seche.
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre ! jé suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne !

LE SUISSE.

Ah ! que ly faire soif dans sty sal de ciäns !

GASCON.

Jé murs.

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi ! moi le foudrois être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas ;

On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas;
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pese par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner, de ma vie,
A Ballet ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle:
Si jamais je reviens à semblable *régale*,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,

Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

(*Le donneur de livres revient avec les quatre Importuns qui l'ont suivi; ce qui oblige encore ceux qui sont placés dans les balcons de s'écrier :*)

TOUS ENSEMBLE.

A moi, Monsieur, à moi, de grace; à moi, Monsieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

(*Les quatre Importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux Acteurs qui en demandent; cependant le donneur de livres danse, et les quatre Importuns se joignent avec lui, et forment ensemble la premiere entrée.*)

PREMIERE ENTRÉE.

Le Donneur de livres, quatre Importuns.

(La Muse Polymnie, qui préside aux arts dépendans de la géométrie, et qui a trouvé l'invention d'introduire sur le Théatre des personnages qui expriment, par les actions et par les danses, ce que les autres expliquent par les paroles, s'avance environnée d'un nuage, qui paroît d'abord fermé, et qui, s'ouvrant peu à peu, découvre la Muse au milieu de plusieurs ornemens de peinture et d'architecture. Elle excite ceux qui ont commencé de chanter d'une maniere comique à rechercher avec soin tout ce que l'on peut trouver de plus noble et de plus délicat dans le chant.)

POLYMNIE.

ELEVEZ vos concerts
Au-dessus du chant ordinaire;
Songez que vous avez à plaire
Au plus grand Roi de l'univers.
Le grand titre de Roi n'est que sa moindre gloire;
Il est encor plus grand par ses travaux guerriers,
Et sa propre valeur a cueilli les lauriers
Dont il est couronné des mains de la Victoire.

Suivez la noble ardeur
Qu'il vous inspire;

Tout ce qu'on voit dans son Empire
Se doit sentir de sa grandeur.

(*Melpomene, qui préside à la Tragédie, et Euterpe, qui a inventé l'harmonie pastorale, s'avancent sur deux nuages. Melpomene paroît au milieu de plusieurs trophées d'armes, et Euterpe environnée de festons et de couronnes de fleurs. Elles sont précédées de deux symphonies opposées, dont l'une est très-forte et l'autre extrêmement douce, et qui forment une espèce de combat; tandis que les deux Muses viennent se placer aux deux côtés de Polymnie, pour la prier d'embellir les divertissemens qu'elles veulent préparer.*)

MELPOMENE.

Joignez à mes chants magnifiques
La pompe de vos ornemens.

EUTERPE.

Joignez à mes concerts rustiques
Vos agrémens
Les plus charmans.

MELPOMENE.

Votre secours m'est nécessaire;
Je cherche à divertir le plus auguste Roi
Qui méritât jamais de tenir sous sa loi
Tout ce que le soleil éclaire.

LES DEUX MUSES ENSEMBLE.

C'est à moi, c'est à moi
De prétendre à lui plaire.

MELPOMENE.

C'est moi dont la voix éclatante
A droit de célébrer les exploits les plus grands;

Les nobles récits que je chante
Sont les plus dignes jeux des fameux conquérans.

EUTERPE.

C'est un doux amusement
Que d'aimables chansonnettes;
Les douceurs n'en sont pas faites
Pour les Bergers seulement.
Les tendres amourettes,
Que l'on chante à l'ombre des bois
Sur les musettes,
Ne sont pas quelquefois
Des jeux indignes des grands Rois.

POLYMNIE.

Il faut entre mes sœurs que mon soin se partage:
Préparez tour-à-tour vos plus aimables jeux;
Pour vous accorder je m'engage
A vous seconder toutes deux.

EUTERPE.

Commencez de répondre à mon impatience.

MELPOMENE.

Vos premiers soins sont dûs à ce que j'entreprends.

POLYMNIE.

Terminez tous vos différens.
(*Polymnie dit ces deux vers à Melpomene.*)
Souffrez qu'en sa faveur aujourd'hui je commence;
Je réserve pour vous mes travaux les plus grands.

LES TROIS MUSES ENSEMBLE.

Que notre accord est doux!
Que tout ce qui nous suit s'accorde comme nous.

Des Héros, des Pâtres et des Ouvriers des arts qui ser-

vent aux spectacles, obéissent aux ordres des Muses. Les Héros font une maniere de combat avec leurs armes; les Pâtres jouent avec leurs bâtons; les Ouvriers travaillent aux décorations de la Pastorale que l'on prépare, et accordent le bruit de leurs marteaux, scies et rabots avec l'harmonie des violons et des hautbois; et tous ensemble forment la seconde entrée.)

SECONDE ENTRÉE.

Quatre Héros, quatre Pâtres, et quatre Ouvriers.

(*Toute la troupe, qui avoit commencé de chanter d'une maniere comique avant l'arrivée des trois Muses, se sentant animée par leur présence, répond à leurs chants par des chœurs.*)

LES TROIS MUSES ENSEMBLE.

Joignons nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.
(*Les Chœurs répetent.*)
Joignons nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.

MELPOMENE.

Chantons la gloire de ses armes.
(*Un Chœur répete le même vers.*)

EUTERPE.

EUTERPE.

Chantons la douceur de ses loix.

(*Un autre Chœur répete le même vers.*)

POLYMNIE.

aisons tout retentir du bruit de ses exploits.

(*Tous les Chœurs répondent.*)

MELPOMENE.

Formons des concerts pleins de charmes.

EUTERPE.

Faisons entendre nos hautbois.

(*Les hautbois et les musettes répondent, et cependant les Héros et les Pâtres rentrent sur le Théatre avec les Ouvriers qui apportent des ornemens qu'ils ont faits pour servir à la piece qui va commencer, et autour desquels les Héros et les Pâtres dansent, tandis que les Muses et tous les Chœurs continuent leurs chants ; ce qui forme un jeu concerté des Muses qui chantent dans leurs machines au milieu des nuages, de la troupe qui leur répond, placées dans des balcons, et des Héros, Pâtres et Ouvriers qui dansent sur le Théatre.*)

TOUS ENSEMBLE.

Faisons tout retentir du bruit de ses exploits.

POLYMNIE.

Préparons des fêtes nouvelles.

MELPOMENE.

Que nos chansons soient immortelles.

EUTERPE.

Que nos airs soient doux et touchans.

TOUS ENSEMBLE.

Mêlons aux plus aimables chants
Les danses les plus belles.
Joignons nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.

Fin du Prologue.

ACTEURS

Qui chantent dans la Pastorale.

TIRCIS, Berger, amoureux de Caliste.

LICASTE, MÉNANDRE, } Bergers, amis de Tircis.

CALISTE, Bergere, aimée de Tircis.

CLIMENE, Bergere, aimée de Damon.

FORESTAN, SILVANDRE, } Satyres, Amans de Caliste.

TROIS SORCIERES.

DAMON, Berger, amoureux de Climene.

CLORIS, SILVIE, AMINTE, } Bergeres, compagnes de Caliste et de Climene.

ARCAS, Berger, qui vient inviter d'aller à la fête de l'Amour.

Troupe de BERGERS et de BERGERES qui chantent dans le Chœur de l'Amour.

Troupe de SATYRES et de BACCHANTES qui chantent dans le Chœur de Bacchus.

Troupe de PASTEURS jouant des instrumens dans le Chœur de l'Amour.

Troupe de SYLVAINS jouant des instrumens dans le Chœur de Bacchus.

PERSONNAGES

Dansant dans la Pastorale.

QUATRE FAUNES.
QUATRE DRYADES.
DEUX MAGICIENS.
SIX DÉMONS.
QUATRE BERGERS.
QUATRE BERGERES.
QUATRE SATYRES.
QUATRE BACCHANTES.

PERSONNAGES

des Machines.

SEPT DÉMONS VOLANS.
DEUX SYRENES.
UNE SORCIERE VOLANTE.
UN LUTIN VOLANT.

La Scene de la Pastorale est en Arcadie.

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre change et représente une épaisse forêt, où des chûtes d'eaux coulent entre les arbres ; on voit dans l'enfoncement deux montagnes séparées par une belle vallée, où une riviere tombe par diverses cascades, qui produisent plusieurs effets agréables et différens.)

SCENE PREMIERE.

TIRCIS, *seul.*

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages

Vous réveillez tour-à-tour
Les échos de ces bocages.
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

EH QUOI ! toujours languissant, sombre et triste ?

MÉNANDRE.

Eh quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné !

LICASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possede.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelqu'effort.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est si fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE et MÉNANDRE.

Ah ! Tircis !

TIRCIS.

Ah ! Bergers !

LICASTE et MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut plus secourir.

LICASTE et MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE et MÉNANDRE.

Quelle foiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE et MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de Bergere
Si froide et si sévere,
Dont la pressante ardeur,
D'un cœur qui persévere
Ne vainque la froideur.
Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres
Certains petits momens

Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas;
Gardons d'être vus d'elle,
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

CLIMENE, CALISTE.

CLIMENE.

VIENS dans notre village;
Voici le jour
Qu'on y doit célébrer la fête de l'Amour.
Que cherches-tu dans ce bocage?

CALISTE.

Je cherche le repos, le silence et l'ombrage.

CLIMENE.

Tu devrois bien plutôt songer
A t'engager.
Eh! que peut faire
Une Bergere
Sans un Berger?

CALISTE.

Ton malheur doit me rendre sage ;
Tu n'as choisi qu'un inconstant.

CLIMENE.

Si mon Berger devient volage,
Il m'est permis d'en faire autant.

On goûte la douceur d'une amour éternelle,
Quand on fait l'heureux choix d'un fidele Berger,
Et quand on aime un infidele,
On a le plaisir de changer.

Quoi ! l'amour de Tircis ne t'a point attendrie ?
Lorsqu'on en veut parler, tu n'écoutes jamais.
Ne rêve plus, ou je m'en vais.

CALISTE.

Laisse-moi dans ma rêverie.
Ah ! que sous ce feuillage épais
Il est doux de rêver en paix !

CLIMENE.

Je n'entre point dans un mystere
Que tu veux réserver ;
Mais un cœur sans affaire
Ne donne point tant à rêver.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

CALISTE, *seule.*

Ah ! que sur notre cœur
La sévere loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis ;
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer ?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le sommeil sur ma paupiere
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur :
Donnons-nous à lui toute entiere ;

Nous n'avons point de loi sévere
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort sur le gazon.*)

SCENE V.

TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE, CALISTE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons, sans bruit, nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux:
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, &c.

CALISTE, *s'éveillant.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere ;
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous ; j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE et MÉNANDRE.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre ;
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur ;
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne :
Vengez vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel ! Bergers !... Caliste... ah ! je suis hors de moi !
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

LICASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCENE VI.

FORESTAN, SILVANDRE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

FORESTAN.

Quoi ! tu me fuis, ingrate ! et je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence !

SILVANDRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence !
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci !

CALISTE.

Le destin le veut ainsi ;
Prenez tous deux patience.

FORESTAN.

Aux amans qu'on pousse à bout,
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

SILVANDRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire ;

Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

(Quatre Faunes sortent avec de petits tambours, et quatre Dryades avec des festons de fleurs. Ils forment ensemble une entrée qui finit le premier acte.)

TROISIEME ENTRÉE.

Quatre Faunes, quatre Dryades.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théatre change et représente un vieux château, qui étoit autrefois la demeure des Seigneurs du prochain village, et qui tombe entiérement en ruines. On y voit en plusieurs endroits des arbres et des ronces, et dans l'enfoncement, au travers d'une arcade à demi rompue, on découvre les vestiges de trois grandes allées de cyprès à perte de vue.*)

SCENE PREMIERE.

FORESTAN, *seul.*

JE ne puis souffrir l'outrage
Que Caliste fait à ma foi ;
Dans le fond de mon cœur j'enrage
Qu'elle aime un autre que moi.

Deux Enchanteurs m'ont fait entendre
Qu'ils ont le secret de me rendre
Tel qu'il faut être pour charmer :
Caliste aura beau s'en défendre,
Je la contraindrai de m'aimer.

SCENE II.

FORESTAN, deux MAGICIENS, trois SORCIERES, six DÉMONS qui dansent, et sept autres DÉMONS volans.

(C'est dans cette scene que des Lutins déguisés font une cérémonie magique pour feindre d'embellir Forestan et pour se moquer de lui. Deux Magiciens paroissent, chacun une baguette à la main; ils frappent la terre en dansant, et en font sortir six Démons, qui se joignent avec eux. Trois Sorcieres sortent aussi de dessous terre, et faisant asseoir Forestan au milieu d'elles, mêlent leurs chants aux danses des Magiciens et des Démons, pour former une maniere d'enchantement.)

QUATRIEME ENTRÉE.

Deux Magiciens, six Démons.

LES TROIS SORCIERES ENSEMBLE.

DÉESSE des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,

Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe et tes gants.

UNE SORCIERE, *seule.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,
Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais !

LES TROIS SORCIERES *ensemble.*

Déesse des appas, &c.

(*Les Démons habillent Forestan d'une maniere bizarre et ridicule; et tandis que les Magiciens et Démons dansent, les trois Sorcieres chantent :*)

Ah ! qu'il est beau
Le Jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau !
Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.

Ah ! qu'il est beau
Le Jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau !
Oh, oh, oh, oh, oh, oh !
Qu'il est joli !
Gentil, poli !
Qu'il est joli !
Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli !
Gentil, poli !
Qu'il est joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

(Les trois Sorcieres qui chantent, s'enfoncent dans la terre ; les deux Magiciens et les six Démons qui dansent, disparoissent ; et dans le même tems quatre Démons, qui partent de quatre côtés différens, croisent dans l'air, et trois autres petits Démons qui sortent de terre, et qui tous trois ensemble s'élevent en rond, après avoir fait trois tours en volant, se vont perdre dans les nuages au milieu du Théatre.)

SCENE III.

FORESTAN, *seul.*

Qu'un beau visage
A d'avantage !
Tout lui rit, tout lui fait la cour.
Que l'on verra dans ce bocage
De Bergeres mourir d'amour,
Et de Bergers crever de rage !

SCENE IV.

SILVANDRE, FORESTAN.

SILVANDRE.

FORESTAN, es-tu là ?

FORESTAN, *à part.*

Beau comme je dois être,
Il va me voir sans me connoître.

SILVANDRE.

Ho ! Forestan !... ah ! te voilà !
Pourquoi t'amuser de la sorte ?

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Eh quoi ! ne veux-tu pas aller
Où nous devons nous assembler ?
Ton impatience est peu forte.

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Veux-tu souffrir en ce jour
Que le foible Dieu d'amour
Sur le Dieu du vin l'emporte ?

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Allons, c'est trop railler.

FORESTAN.

A qui crois-tu parler?

SILVANDRE.

Quel badinage!
Tu n'es pas sage:
La fête de Bacchus commencera bientôt;
Allons, sans tarder davantage,
Allons-y boire comme il faut.

(*Forestan affecte de faire l'agréable, et quitte son ton naturel de basse, pour chanter en fausset.*)

FORESTAN.

Il est bien doux de boire;
On peut en faire gloire.
Quand on n'a pas de quoi charmer,
Bacchus sait consoler un Amant misérable;
Mais quand on est aimable,
Il n'est rien si doux que d'aimer.

SILVANDRE.

Que veux-tu dire?
D'où vient ce caprice nouveau?

FORESTAN.

Regarde, considere, admire.
Ah! qu'il est beau!
Oh, oh, oh, oh, oh, oh!
Ah! qu'il est beau!

SILVANDRE.

Dis-moi donc, je te prie,
De quelle folle rêverie
Ton cerveau s'est rempli!

FORESTAN.

Qu'il est joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

SILVANDRE.

Consulte la fontaine
La plus prochaine ;
Mire-toi dans son eau.

(Forestan s'approche d'une fontaine qui paroît au milieu du Théatre ; et dans le moment qu'il se baisse pour se regarder dans l'eau, il en sort deux Syrenes qui lui présentent un grand miroir. Forestan s'y voit aussi laid qu'il étoit avant la cérémonie magique ; et dans la rage qu'il a de la tromperie qu'on lui a faite, il veut frapper de sa massue les deux Syrenes qui se moquent de lui ; mais elles évitent ses coups en se plongeant et se perdant dans la fontaine, qui disparoît en un moment.)

SILVANDRE.

Ah ! qu'il est beau ! oh, oh, oh ! &c.

FORESTAN.

Je suis digne de raillerie ;
On m'a fait une fourberie ;
Mais si je la mets en oubli....
Non, non ; les imposteurs n'auront pas lieu de rire.

(Deux Sorcieres affreuses paroissent aux deux côtés du Théatre, et présentent chacune un miroir à Forestan.)

SILVANDRE.

Regarde, considere, admire.

FORESTAN.

Ah ! je vais vous payer de m'avoir embelli !

(Forestan s'avance vers une des Sorcieres, et la veut

frapper de sa massue; mais la Sorciere évite le coup en s'envolant; le Satyre ne frappe que l'air, et sa massue lui échappe des mains. Il court vers l'autre Sorciere, il l'attrape; mais dans le moment qu'il se jette sur elle et qu'il la tient, il ne lui demeure entre les mains qu'une figure de Sorciere qui lui fait la grimace et lui présente un miroir, tandis qu'un petit Lutin, qui étoit enfermé dedans, s'envole en se moquant du Satyre.)

SILVANDRE.

Qu'il est joli! hi, hi, hi, &c.

FORESTAN.

C'est un tour des Lutins errant dans ce bocage,
Dont il faut que je sois vengé.

SILVANDRE, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé.

FORESTAN.

Tu ris, quand je suis outragé!

SILVANDRE, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé.

FORESTAN.

Ne m'insulte point davantage;
Va rire ailleurs;
Je suis dans une rage
Qui pourroit bien tourner sur les méchans railleurs.

SILVANDRE.

Ami, me veux-tu croire?
Ne songeons plus qu'à boire:
Fuyons l'Amour et le chagrin;
Suivons Bacchus, courons au vin.

FORESTAN.

Au vin, au vin, au vin, au vin !

ENSEMBLE.

Fuyons l'Amour et le chagrin ;
Suivons Bacchus, courons au vin,
Au vin, au vin, au vin, au vin !

SCENE V.

DAMON, SILVANDRE, FORESTAN.

DAMON.

MA Bergere a changé, je veux changer comme elle,

SILVANDRE.

Suis les loix de Bacchus, tu t'en trouveras bien.

DAMON.

Heureux qui peut aimer une beauté fidelle !

FORESTAN.

Plus heureux qui peut n'aimer rien !

SILVANDRE.

Viens avec nous goûter la vie ;
Quitte une volage beauté,
Comme elle t'a quitté :
Profite de sa perfidie ;
Viens jouir de la liberté.

DAMON.

C'est pour servir Cloris que je quitte Climene,
Et mon cœur sans aimer ne sauroit vivre un jour :

Qui s'engage une fois peut bien changer de chaîne ;
Mais il est mal-aisé d'échapper à l'Amour.

SILVANDRE.

Sous l'amoureux empire
On n'est point sans tourment :
Je te plains, pauvre Amant ;
Languis, gémis, soupire....
Nous, allons rire.

SILVANDRE ET FORESTAN.

Fuyons l'Amour et le chagrin, &c.
(*Silvandre et Forestan sortent.*)

SCENE VI.

DAMON, CLIMENE.

DAMON, *à part.*

MA volage s'avance.

CLIMENE, *à part.*

Voici mon infidele Amant.

DAMON et CLIMENE.

Vengeons-nous de son inconstance.
O la douce vengeance
Qu'un heureux changement !

DAMON.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,

Et

Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

DAMON.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

DAMON.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

DAMON.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace

Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?....

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir.

DAMON ET CLIMENE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

SCENE VII.

DAMON, CLIMENE, Troupe de BERGERS et de BERGERES.

(*Une troupe de Bergers et de Bergeres qui voient Damon et Climene raccommodés, en temoignent leur joie.*)

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

AMANS, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse,
Pour vous raccommoder.

SCENE VIII.

ARCAS, DAMON, CLIMENE, Troupe de BERGERS et de BERGERES.

ARCAS.

VENEZ, que rien ne vous arrête ;
Ne perdez point d'heureux momens :
Venez, venez tous voir la fête
Que l'on apprête

A l'honneur du Dieu des amans.
Les plaisirs où l'Amour convie
Sont les plus charmans de la vie ;
Il en faut jouir tant qu'on peut ;
On ne les a pas, quand on veut.

TOUS ENSEMBLE.

Les plaisirs où l'Amour convie, &c.

(*Les Bergers et les Bergeres vont ensemble au lieu préparé pour la fête de l'amour.*

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente une grande allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels mêlent leurs branches les unes avec les autres, et forment une voûte de verdure, où plusieurs Pasteurs jouant de différens instrumens se trouvent placés ; un grand nombre de Bergers et de Bergeres paroissent sous cette voûte, qui commencent la fête de l'Amour par des chansons où les danses se mêlent de tems en tems.)

SCENE PREMIERE.

Troupe de PASTEURS, de BERGERS et de BERGERES.

CALISTE.

Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes,
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, Bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

CINQUIEME ENTRÉE.

Quatre Bergers, quatre Bergeres.

CLIMENE.

Le zéphir entre ces eaux
Fait mille courses secrettes,
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes
Parlent au tendres rameaux.
Prenez, Bergers, vos musettes, &c.

(Les Bergers et les Bergeres continuent de mêler les danses aux chansons.)

CLORIS.

Ah! qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! qu'il est doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

Ah! qu'il est doux, &c.

SILVIE.

Ah! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs!
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs?

Ah! les beaux jours, &c.

ARCAS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs ?

TIRCIS et ARCAS.

Un moment de bonheur, dans l'amoureux Empire,
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

(La perspective s'ouvre et laisse paroître dans le fond du Théatre une autre voûte de treille, sous laquelle une multitude de suivans de Bacchus sont placés, les uns sur des tonneaux, les autres sur une espece d'amphithéatre couvert de pampres de vigne, et qui tous jouent de différens instrumens; tandis que plusieurs autres Satyres et Sylvains s'avancent au milieu du Théatre pour interrompre la fête de l'Amour et pour en célébrer une plus solemnelle à la gloire de Bacchus.)

SCENE II.

Troupe de SATYRES, de BACCHANTES et de SYLVAINS jouans de différens instrumens, chantans et dansans; troupe de BERGERS et de BERGERES.

SILVANDRE.

ARRÊTEZ ! c'est trop entreprendre;
Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes et vos voix.
A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHŒUR DE BACCHUS.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable;
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits précieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

(*Les suivans de Bacchus qui dansent, font un combat contre les Danseurs du parti de l'Amour, tandis que les Bergers et les Satyres disputent en chantant en faveur du Dieu que chacun veut honorer.*)

SIXIEME ENTRÉE.

Quatre Satyres, quatre Bacchantes.

AMINTE.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs,
Et c'est l'Amour et sa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

FORESTAN.

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci,
Et des ames les plus sombres
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour est un Dieu qu'on révere en tous lieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour a dompté les hommes et les Dieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde ?

CHŒUR DE L'AMOUR.

Rien peut-il égaler ses charmes précieux ?

CHŒUR DE BACCHUS.

Fi de l'Amour et de ses feux !

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

LE PARTI DE L'AMOUR.

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.

LE PARTI DE L'AMOUR.

Aimables fers !

LE PARTI DE BACCHUS.

Douce victoire !

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

LES DEUX PARTIS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus ;
Le plus grand Dieu de tous....

LE PARTI DE L'AMOUR.

C'est l'Amour.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est Bacchus.

SCENE III et derniere.

(*Le Berger Licaste vient se jeter entre les deux partis qui disputent, et les met d'accord.*)

LICASTE.

C'est trop, c'est trop, Bergers; eh! pourquoi ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble:
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas;
Ce sont deux Déités qui sont fort bien ensemble,
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHŒURS ENSEMBLE.

Mêlons donc leurs douceurs aimables;
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

(*Tandis que les voix et les instrumens des deux chœurs s'unissent, tous les Danseurs des deux partis forment ensemble la derniere entrée, et terminent agréablement les Fêtes de l'Amour et de Bacchus.*)

DERNIERE ENTRÉE.

Quatre Bergers, quatre Bergeres, quatre Satyres et quatre Bacchantes.

FIN.

CADMUS
ET
HERMIONE,
TRAGÉDIE
DE QUINAULT;
MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, AU ROI.

Grand Roi, dont la valeur étonne l'Univers,
J'ai préparé pour vous mes plus charmans concerts;
Mais je viens vainement vous en offrir les charmes,
Vous ne tournez les yeux que du côté des armes :
Vous suivez une voix plus aimable pour vous,
Que les foibles appas de mes chants les plus doux ;
Vous courez où la Gloire aujourd'hui vous appelle,
Et dès qu'elle a parlé, vous n'écoutez plus qu'elle.
Vous destinez ici mes chansons et mes jeux
Aux divertissemens de vos peuples heureux;
Et lorsque vous allez jusqu'au bout de la terre
Combler vos ennemis des malheurs de la guerre,
Vous laissez, en cherchant la peine et les combats,
Les plaisirs de la paix au cœur de vos Etats.
Mais croyez-vous, grand Roi, que la France inquiete
Puisse trouver sans vous quelque douceur parfaite,
Et que rien de charmant attire ses regards,
Quand son bonheur s'expose aux plus affreux hasards ?

Non ; l'on ne craint que trop votre ardeur héroïque ;
Jusques à vos Sujets l'effroi s'en communique :
Ceux que vous attaquez ont moins à se troubler ;
Nous avons plus à perdre, et devons plus trembler.
L'Empire où vous régnez, sans chercher à s'accroître,
Trouve assez de grandeur à vous avoir pour maître.
Votre regne suffit à sa félicité ;
Souffrez qu'il en jouisse avec tranquillité.
Soyez content de voir, au seul bruit de vos armes,
Tant d'Etats agités de mortelles alarmes,
Vos plus fiers ennemis abattus pour jamais,
Et l'Univers tremblant vous demander la paix.

Qu'un peuple, dont l'orgueil attira la tempête,
Par son abaissement l'écarte de sa tête ;
Et quand il n'est plus rien qui puisse résister,
Que la foudre en vos mains dédaigne d'éclater.
D'un regard adouci calmez la terre et l'onde ;
Ne vous contentez plus d'être l'effroi du monde,
Et songez que le Ciel vous donne à nos desirs
Pour être des humains l'amour et les plaisirs.

SUJET

DE CADMUS ET HERMIONE.

DANS le Prologue, qui a pour titre le Serpent Python, Palès, Mélisse, Pan, Arcas, Divinités champêtres, invitent les Pasteurs, les Nymphes, les Bergers et les Bergeres à jouir de la présence du Soleil, et à célébrer ses bienfaits. L'Envie, jalouse de l'hommage qu'ils lui rendent, excite les vents et Python à ravager et infecter les campagnes. Le Soleil détruit leurs efforts réunis, perce de ses traits le monstre impur, et ramene le calme et l'espérance dans les cœurs des mortels effrayés.

Cadmus, fils d'Agénor, Roi de Tyr, est à la recherche d'Europe, sa sœur, enlevée par Jupiter. Il se trouve à la Cour de Draco, Géant et Roi d'Aonie, qui retient captive Hermione, fille de Mars et de Vénus. Mars a promis sa fille au Géant; mais elle l'abhorre, et Cadmus veut

la soustraire au pouvoir de ce Tyran. Pour y parvenir, il faut vaincre le Dragon de Mars, à qui la garde d'Hermione est confiée ; et, après l'avoir vaincu, il faudra combattre et détruire les bataillons armés que les dents du Dragon auront fait naître. Junon menace Cadmus du plus grand péril.; mais Pallas, par l'ordre de Jupiter, l'excite à en triompher. Après une double victoire, Pallas le délivre encore de Draco et des autres Géans qui viennent fondre sur lui; mais Junon lui ravit Hermione, par haine des secours qu'il obtient de Jupiter. Cependant ce Dieu fait sa paix avec Junon, et Hermione est rendue à Cadmus. Tout l'Olympe prend part à la réconciliation des deux Puissances immortelles, et à l'union des deux fortunés Amans.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
CADMUS ET HERMIONE.

CETTE Tragédie est la premiere que Lully ait mise en musique. Elle fut d'abord représentée au jeu de Paume du Bel-air ; mais Moliere, qui, avec sa Troupe, occupoit le Théatre du Palais-Royal, étant mort en Février 1673, Lully, toujours attentif à ses intérêts, demanda cette Salle, l'obtint au mois d'Avril suivant, et s'y installa aussi-tôt, en continuant les représentations de Cadmus et Hermione. C'est le premier Opéra qui y fut donné.

Lully, voulant que son Privilége eût toute l'extension possible, avoit sollicité, dès qu'il l'eut obtenu, une Ordonnance portant défense aux Comédiens de se servir à leurs représentations de plus de deux voix et de plus de six vio-

lons. Cette Ordonnance lui avoit été accordée ; mais elle l'avoit brouillé avec Moliere, qui fut obligé de s'adresser à Charpentier pour la Musique de ses Divertissemens.

Le Basque, Faure et l'Aîné, danserent dans la nouveauté de Cadmus et Hermione; et, en 1674, le célebre Pécourt parut pour la premiere fois au Théatre, à la reprise de cette Piece. Pécourt obtint ensuite la direction des Ballets de l'Opéra, après la mort de Beauchamps, et il les composa avec génie et succès, jusqu'en 1729 qu'il mourut, âgé de soixante-dix-huit ans.

Un grand Seigneur aimoit passionnément Ninon de Lenclos, et cependant Pécourt lui étoit préféré. Un jour que le Danseur avoit un habit qui ressembloit assez à de nouveaux uniformes, ce Seigneur lui demanda ironiquement sous quels drapeaux il alloit porter ses services, et à quel corps il étoit attaché ? « Monseigneur, » répondit Pécourt, je commande un corps où » vous servez depuis long-tems. »

Il y eut une autre reprise de cet Opéra, à Saint-Germain-en-Laye, en 1678 ; et à Paris en 1679, 1690, 1691, 1703, 1711 et 1737. Cette derniere

donna lieu à une Parodie, en un acte, que Carolet fit jouer la même année, à l'Opéra-Comique, sous le titre de *Pierrot Cadmus.*

On a reproché, avec raison, à Quinault, d'avoir mis du burlesque dans cette Tragédie. En effet, le rôle d'Arbas, confident de Cadmus, et celui de la Nourrice d'Hermione, sont du genre le plus trivial. Mais Quinault imitoit en cela les Italiens, qui prétendent diversifier leurs sujets par cette ressource pire que l'uniformité. Quinault reconnut bientôt son erreur, et s'en corrigea dans la suite.

Malgré cette variété de tons dans le Poëme, on en trouva trop peu dans la Musique, ce qui fit faire le couplet suivant.

« Quand vous verrez Cadmus à l'Opéra,
» Vous ennuyer par sa monotonie,
» Avec raison on se demandera
» S'il est de ce divin génie
» Que la tendre Érato tant de fois inspira.
» Oui ; c'est Lully que l'on admirera,
» Tant qu'en France on aura du goût et de l'oreille ;
» Mais le Public l'excusera,
» Et, pour réconfort se dira,
» Qu'on vit même chose en Corneille. »

Bibliotheque des Théatres, page 61. Diction-

naire Dramatique, tome premier, page 191. Dictionnaire de Parfaict, tome second, pages 3, 4, 5, 6, 7 et 8. Dictionnaire de Léris, pag. 91. Recherches sur les Théatres, tome troisieme, pages 206 et 207. Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 165 et 166; et tome troisieme, page 384.

» C'est à Lully qu'on est redevable de la per» fection de l'Opéra en France. Ses contempo» rains mêmes lui ont rendu cette justice. Il n'en » fut pas de même de l'Auteur qu'il s'étoit as» socié. Les satyres de Boileau ont empêché » long-tems de sentir le mérite de Quinault, » qu'on n'a point remplacé jusqu'ici : en effet, » ses Poëmes sont encore ce que nous avons de » meilleur dans ce genre. Aussi Lully, qui con» noissoit le génie de Quinault, laissa fronder » les Critiques, et continua de profiter des ta» lens inimitables de ce Poëte, pour faire valoir » ses compositions. » Abrégé Historique de l'établissement des trois Théatres de Paris, par M. des Essarts, 1777, pages 220 et 221.

Voici le jugement que porte l'Abbé Dubos, des Poëmes Lyriques de Quinault. « Le reproche

» qu'on faisoit à M. Quinault quand il composa » ses premiers Opéra, que ses vers étoient dé- » nués de ces images et de ces peintures qui font » le sublime de la Poésie, se trouve un reproche » mal fondé. On comptoit pour un défaut dans » ses vers, ce qui en faisoit le mérite. Mais on ne » connoissoit pas encore en France en quoi con- » siste le mérite des vers faits pour être mis en » Musique. Nous n'avions encore composé que » des chansons ; et comme ces petits Poëmes ne » sont destinés qu'à l'expression de quelques sen- » timens, ils n'avoient pas donné lieu à faire sur » la Poésie Lyrique les observations que nous » avons pu faire depuis. Dès que nous avons eu » fait des Opéra, l'esprit philosophique, qui » est excellent pour mettre en évidence la vérité, » pourvu qu'il chemine à la suite de l'expérience, » nous a fait trouver que les vers les plus remplis » d'images, et généralement parlant les plus » beaux, ne sont pas les plus propres à réussir » en Musique.... On convient donc générale- » ment aujourd'hui, que les vers lyriques de » Quinault sont très-propres à être mis en Mu- » sique, par l'endroit même qui les faisoit criti-

» quer dans les commencemens des Opéra ; je » veux dire par le caractere de la Poésie de leur » style. Que ces vers y soient très-propres par la » méchanique de la composition, ou par l'arran» gement des mots, regardés autant que de » simples sons, c'est de quoi il a fallu convenir » dans tous les tems. » Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture, tome premier, pages 481, 482 et 483.

CADMUS

ET

HERMIONE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT;

MUSIQUE DE LULLY.

Représentée par l'Académie Royale de Musique, pour la premiere fois, sur le Théatre du Bel-Air, et ensuite sur celui du Palais-Royal, au mois d'Avril 1672.

ACTEURS DU PROLOGUE.

PALÈS, } Divinités champêtres.
MÉLISSE, }

Troupe de NYMPHES et de PASTEURS chantans.

LE DIEU PAN.

ARCAS, Compagnon de Pan.

SUIVANS de Pan, qui dansent.

SUIVANS de Pan, qui jouent de la flûte.

L'ENVIE.

QUATRE VENTS souterrains.

QUATRE VENTS de l'air.

SIX VENTS souterrains dansans.

LE SOLEIL.

DEUX BERGERS dansans

DEUX BERGERES dansantes.

LE SERPENT PYTHON,

PROLOGUE.

LE sujet de ce Prologue est pris du premier Livre et de la huitieme Fable des Métamorphoses, où Ovide décrit la naissance et la mort du monstrueux *Serpent Python*, que le Soleil fit naître par sa chaleur du limon bourbeux qui étoit resté sur la terre après le déluge, et qui devint un monstre si terrible, qu'Apollon lui-même fut obligé de le détruire.

Le sens allégorique de ce sujet est si clair, qu'il est inutile de l'expliquer. Il suffit de dire que le Roi s'est mis au-dessus des louanges ordinaires, et que, pour former quelqu'idée de la grandeur et de l'éclat de sa gloire, il a fallu s'élever jusqu'à la Divinité même de la lumiere, qui est le corps de sa devise.

(Le Théâtre représente une campagne, où l'on découvre des hameaux des deux côtés et un marais dans le fond ; le ciel fait voir une aurore éclatante, qui est suivie du lever du soleil, dont le globe brillant s'éleve sur l'horizon, dans le tems que les instrumens achevent de jouer l'ouverture.)

(Palès, Déesse des Pasteurs, et Mélisse, Divinité des forêts et des montagnes, sortent des deux côtés du Théatre, et appellent les troupes champêtres qui ont accoutumé de les suivre.)

PALÈS, MÉLISSE, troupe de NYMPHES, troupe de PASTEURS.

PALÈS.

HATEZ-VOUS, Pasteurs, accourez.

MÉLISSE.

La voix des oiseaux nous appelle.

PALÈS.

Nos champs sont eclairés.

MÉLISSE.

Nos côteaux sont dorés.

PALÈS.

Tout brille de l'éclat de la clarté nouvelle.

MÉLISSE.

Mille fleurs naissent dans nos prés.

PALÈS et MÉLISSE.

Que l'astre qui nous luit rend la nature belle !
Ne perdons pas un seul moment
D'un jour si doux et si charmant.

(Le Chœur répete les deux derniers vers, et continue à chanter.)

Admirons, admirons l'astre qui nous éclaire ;
Chantons la gloire de son cours :
Que tout le monde révere
Le Dieu qui fait nos beaux jours.

(Pan, Dieu des Bergers, paroît accompagné de Joueurs d'instrumens champêtres et Danseurs rustiques, qui viennent prendre part à la réjouissance des Nymphes et des Pasteurs, et tous ensemble commencent à former une fête à l'honneur du Dieu qui donne le jour.)

PAN.

Que chacun se ressente
De la douceur charmante
Que le soleil répand sur ces heureux climats :
Il n'est rien qui n'enchante
Dans ces lieux pleins d'appas ;
Tout y rit, tout y chante :
Eh ! pourquoi ne ririons-nous pas ?

(Les Danseurs rustiques qui ont suivi le Dieu Pan, commencent une fête, qui est interrompue par des bruits souterrains et par une espece de nuit qui obscurcit le Théatre entiérement et tout à-coup ; ce qui oblige l'assemblée champêtre à fuir avec des cris de frayeur, qui font un concert affreux avec les bruits souterrains.)

CHŒURS.

Quel désordre soudain ! quel bruit affreux redouble !
Quel épouvantable fracas !
Quels gouffres s'ouvrent sous nos pas ?
Le jour pâlit, le ciel se trouble ;
La terre va vomir tout l'enfer en courroux :
Fuyons, fuyons ; sauvons-nous, sauvons-nous.

(Dans cette obscurité soudaine, l'Envie sort de son antre, qui s'ouvre au milieu du Théatre ; elle évoque le monstrueux Serpent Python : *il paroît dans son marais bourbeux, jetant des feux par la gueule et par les yeux, qui font la seule lumiere du Théatre ; elle appelle les Vents les plus impétueux pour seconder sa fureur ; elle en fait sortir quatre de ceux qui sont renfermés dans les cavernes souterraines, et elle en fait descendre quatre autres de ceux qui forment les orages : tous, après avoir volé et s'être croisés dans l'air, viennent se ranger autour d'elle pour l'aider à troubler les beaux jours que le Soleil donne au monde.)*

L'ENVIE.

C'est trop voir le Soleil briller dans sa carriere ;
Les rayons qu'il lance en tous lieux
Ont trop blessé mes yeux :
Venez, noirs ennemis de sa vive lumiere ;
Joignons nos transports furieux.
Que chacun me seconde ;
Paroissez, monstre affreux !
Sortez, Vents souterrains, des antres les plus creux ;
Volez, tyrans des airs, troublez la terre et l'onde !

Répandons la terreur :
Qu'avec nous le ciel gronde ;
Que l'enfer nous réponde.
Remplissons la terre d'horreur ;
Que la nature se confonde :
Jetons dans tous les cœurs du monde
La jalouse fureur
Qui déchire mon cœur.

(*L'Envie distribue des serpens aux Vents qui forment autour d'elle des tourbillons.*)

L'ENVIE *continue à chanter.*

Et vous, monstre, armez-vous, pour nuire
A cet astre puissant qui vous a su produire ;
Il répand trop de biens, il reçoit trop de vœux :
Agitez vos marais bourbeux ;
Excitez contre lui mille vapeurs mortelles :
Déployez, étendez vos ailes ;
Que tous les Vents impétueux
S'efforcent d'éteindre ses feux.

(*Les Vents forment de nouveaux tourbillons, tandis que le* Serpent Python *s'éleve en l'air par un rond qu'il fait en volant.*)

L'ENVIE *continue.*

Osons tous obscurcir ses clartés les plus belles ;
Osons nous opposer à son cours trop heureux....
Quels traits ont creve le nuage ?
Quel torrent enflammé s'ouvre un brillant passage ?
Tu triomphes ; Soleil ! tout cede à ton pouvoir.
Que d'honneurs tu vas recevoir !

Ah ! quelle rage ! ah ! quelle rage !
Quel désespoir ! quel désespoir !

(*Des traits enflammés percent l'épaisseur des nuages, et fondent sur le* Serpent Python, *qui, après s'être débattu quelque tems en l'air, tombe enfin tout embrâsé dans son marais bourbeux ; une pluie de feu se répand sur toute la Scene, et contraint l'Envie de s'abîmer avec les quatre Vents souterrains, tandis que les Vents de l'air s'envolent, et dans le même instant les nuages se dissipent, et le Théatre devient entiérement éclairé.*)

(*L'assemblée champêtre, que la frayeur avoit chassée, revient pour célébrer la victoire du Soleil, et pour lui préparer des trophées et des sacrifices.*)

PALÈS.

Chassons la crainte qui nous presse.

MÉLISSE.

Rien ne doit plus nous faire peur.

PAN.

Le monstre est mort, l'orage cesse ;
Le Soleil est vainqueur.

LE CHŒUR *répete.*

Le monstre est mort, l'orage cesse ;
Le Soleil est vainqueur.

PALÈS.

Qu'on lui prépare
De superbes autels.

MÉLISSE.

Que l'on les pare
D'ornemens immortels.

LE CHŒUR.

Conservons la mémoire
De sa victoire ;
Par mille honneurs divers,
Répandons le bruit de sa gloire
Jusqu'au bout de l'univers.

PALÈS.

Mais le Soleil s'avance ;
Il se découvre aux yeux de tous.

LE CHŒUR.

Respectons sa présence
Par un profond silence ;
Ecoutons, taisons-nous.

LE SOLEIL, *sur son char.*

Ce n'est point par l'eclat d'un pompeux sacrifice
Que je me plais à voir mes soins récompensés ;
Pour prix de mes travaux, ce me doit être assez
Que chacun en jouisse :
Je fais les plus doux de mes vœux
De rendre tout le monde heureux.

Dans ces lieux fortunés les Muses vont descendre ;
Les Jeux galans suivront leurs pas :
J'inspire les chants pleins d'appas
Que vous allez entendre ;
Tandis que je suivrai mon cours,
Profitez des beaux jours.

(Le Soleil s'éleve dans les cieux, et toute l'assemblée champêtre forme des jeux, où les chansons sont mêlées avec les danses.)

LE CHŒUR.
Profitons des beaux jours.
PALÈS.
Suivons tous la même envie.
LE CHŒUR.
Profitons des beaux jours.
MÉLISSE.
Aimons ; tout nous y convie.
LE CHŒUR.
Profitons des beaux jours.
PALÈS et MÉLISSE.
Les plus beaux jours de la vie
Sont perdus sans les amours.
LE CHŒUR.
Profitons des beaux jours.

(Tandis que les Nymphes et les Dieux champêtres dansent avec les Bergers et les Bergeres, Palès, Mélisse et Pan mêlent leurs voix avec des instrumens rustiques.)

PALÈS, MÉLISSE et PAN.
Heureux qui peut plaire !
Heureux les amans !
Leurs jours sont charmans :
L'Amour sait leur faire
Mille doux momens.
Que sert la jeunesse
Aux cœurs sans tendresse ?
Qui n'a point d'amour
N'a pas un beau jour.

SECOND COUPLET.

En vain l'hiver passe ;
En vain dans les champs
Tout charme nos sens :
Une ame de glace
N'a point de printems.
Il faut se défaire
D'un cœur trop sévere :
Qui n'a point d'amour
N'a pas un beau jour.

(*Arcas, un des Dieux des forêts, chante, et tous les instrumens et toutes les voix lui répondent, tandis que l'assemblée champêtre danse et se joue avec des branches de chêne, dont elle forme plusieurs figures agréables.*)

ARCAS.

Peut-on mieux faire,
Quand on sait plaire ;
Peut-on mieux faire
Que d'aimer bien ?
Quelqu'embarras que l'amour fasse,
C'est toujours un charmant lien :
Trop de repos bien souvent embarrasse ;
Que fait-on d'un cœur qui n'aime rien ?

SECOND COUPLET.

L'Amour contente,
Sa peine enchante ;
L'Amour contente,
Tout en est bon.

Dans les beaux jours de notre vie,
Les plaisirs sont dans leur saison ;
Et quelque peu d'amoureuse folie
Vaut souvent mieux que trop de raison.

Fin du Prologue.

ACTEURS

ACTEURS

DE LA TRAGÉDIE.

CADMUS, Fils d'Agénor, Roi de Tyr, et Frere d'Europe.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

SECOND PRINCE TYRIEN.

ARBAS, Africain de la suite de Cadmus.

Deux autres AFRICAINS, Compagnons d'Arbas.

LE PAGE DE CADMUS.

HERMIONE, Fille de Mars et de Vénus.

CHARITE, une des Grâces, Compagne d'Hermione.

AGLANTE, autre Compagne d'Hermione.

LA NOURRICE D'HERMIONE.

LE PAGE D'HERMIONE.

DRACO, Géant, Roi d'Aonie.

QUATRE GÉANTS, Suivans de Draco.

LE PAGE DU GÉANT.

JUNON.

PALLAS.

L'AMOUR.

UN GRAND SACRIFICATEUR DE MARS.

UN TIMBALIER.

LE DIEU MARS.

QUATRE FURIES.

ÉCHION, un des Combattans des Enfans de la Terre.

JUPITER.

VÉNUS.

L'HYMEN.

La Scene est dans la contrée de la Grece qui étoit appellée Aonie, et que Cadmus nomma Bœotie.

CADMUS
ET
HERMIONE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente un jardin.*)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, DEUX PRINCES TYRIENS, UN PAGE.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

QUOI! Cadmus, fils d'un Roi qui tient sous sa puissance
Les bords féconds du Nil et les climats brûlés;
Cadmus, après deux ans loin de Tyr écoulés,
'Etranger chez les Grecs, n'a point d'impatience
De revoir un pays dont il est l'espérance,
Et laisse, sans regret, tant de cœurs désolés!

LES DEUX PRINCES TYRIENS ENSEMBLE.

Nous suivrons vos destins par-tout sans résistance.
Faudra-t-il que toujours nous soyions exilés ?

CADMUS.

J'aimerois à revoir les lieux de ma naissance ;
Mais avant que je puisse en goûter la douceur,
J'ai juré d'achever une juste vengeance.

PREMIER PRINCE.

Et cependant, Seigneur,
Vous laissez en ces lieux languir votre grand cœur.

CADMUS.

Après avoir erré sur la terre et sur l'onde,
Sans trouver Europe ma sœur,
Après avoir en vain cherché son ravisseur,
Le ciel termine ici ma course vagabonde ;
Et c'est pour obéir aux oracles des Dieux,
Qu'il faut m'arrêter en ces lieux.

PREMIER PRINCE.

Si vous trouvez des Dieux dont l'ordre vous engage
A choisir ce séjour,
Le Dieu que votre cœur consulte davantage
Est peut-être l'Amour.

SECOND PRINCE.

Seroit-il bien possible
Qu'un héros invincible
Eût un cœur qu'Amour sût charmer ?

CADMUS.

Quel cœur n'est pas fait pour aimer ?
Et pour être un héros, doit-on être insensible ?
Que sert contre Hermione un courage indompté ?

Qui peut n'en pas être enchanté ?
Le Dieu Mars est son pere ;
Elle en a la noble fierté :
La mere d'Amour est sa mere ;
Elle en a la beauté.

PREMIER PRINCE.

A quoi sert un amour qui n'a point d'espérance ?
Hermione est sous la puissance
D'un Tyran qui regne en ces lieux.

CADMUS.

C'est un affreux Géant, c'est un monstre odieux.

SECOND PRINCE.

Il est du sang de Mars, ce Dieu le favorise,
Et c'est enfin à lui qu'Hermione est promise :
Nul autre des mortels n'en doit être l'époux ;
Et si vous en tentez la fatale entreprise,
La terre avec le ciel s'armera contre vous.

CADMUS.

Eh bien ! je périrai, si le destin l'ordonne :
Je veux délivrer Hermione ;
Et si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

SCENE II.

CADMUS, ARBAS, LES DEUX PRINCES, LE PAGE.

CADMUS.

OU sont nos Africains? que leur troupe s'avance:
La Princesse veut voir leur plus galante danse.
D'où vient qu'aucun d'eux ne paroît?

ARBAS.

Vos ordres sont suivis, Seigneur, et tout est prêt;
Mais le Tyran s'est mis en tête
Qu'il faut que ses Géants dansent dans cette fête.

CADMUS.

Comment faire mouvoir des colosses affreux?

ARBAS.

Quand on lui dit, comment? il répond: je le veux.
Ces grands hommes, pleins de chimeres,
Sont d'un raisonnement fâcheux;
Et fiers d'être au-dessus des hommes ordinaires,
Pensent que la raison doit être au-dessous d'eux.
Je n'ai pu garder de mesures;
J'ai pesté contre lui, j'ai vomi mille injures;
Je l'ai nommé tyran cent fois.

CADMUS.

On doit toujours respect aux Rois.

ARBAS.

Eût-il dû m'étrangler, je n'aurois pu me taire;
J'étois trop en colere.

Si je n'avois rien dit,
J'aurois étouffé de dépit.

CADMUS.

Contentons le Géant ; il est ici le maître :
Hermione est soumise à son cruel pouvoir.
Ce divertissement, tel enfin qu'il puisse être,
Me vaudra quelque tems le plaisir de la voir.
S'il ne m'est pas permis de lui parler moi-même,
Et d'oser dire que je l'aime,
Du moins nos Africains, par leurs chants les plus doux,
Pourront l'entretenir de mon amour extrême,
En dépit d'un Rival jaloux.

Préparons tout en diligence ;
Hâtons-nous, la Princesse avance.

ARBAS.

Allons.

CADMUS.

Toi, ne suis point mes pas ;
Je vais voir le Géant : il faut que tu l'évites.

ARBAS.

Non, non ; nous n'aurons point de bruit ni d'embarras
Pour les injures que j'ai dites :
Je les disois si bas
Qu'il ne m'entendoit pas.

(*Cadmus, Arbas, les deux Princes et le Page sortent.*)

SCENE III.

HERMIONE, CHARITE, AGLANTE, LA NOURRICE D'HERMIONE, UN PAGE.

HERMIONE.

Cet aimable séjour,
Si paisible et si sombre,
Offre du silence et de l'ombre
A qui veut éviter le bruit et le grand jour.
Ah! que n'est-il aussi facile
De trouver un asyle
Pour éviter l'Amour!

L'impitoyable tyrannie
Dont je suis les barbares loix,
Ne défend pas d'aimer le chant et l'harmonie.
Vous qui me faites compagnie,
Répondez à ma voix.

AGLANTE.

On a beau fuir l'Amour, on ne peut l'éviter;
On n'oppose à ses traits qu'une défense vaine.
On s'épargne bien de la peine,
Quand on se rend sans résister.

CHARITE.

La peine d'aimer est charmante;
Il n'est point de cœur qui s'exempte
De payer ce tribut fatal.

Si l'Amour épouvante,
Il fait plus de peur que de mal.

LA NOURRICE.

Quel choix est en votre puissance !
Songez à quel époux le ciel vous veut unir.

HERMIONE.

Je frémis, quand j'y pense;
Pourquoi m'en fais-tu souvenir ?

LA NOURRICE.

Vous êtes sans espoir du côté de la terre :
Le Roi qui vous retient dans ce charmant séjour,
A pour lui le Dieu de la guerre ;
Il a rassemblé dans sa Cour
Les restes des Géants échappés au tonnerre.
Gardez-vous pour Cadmus d'un malheureux amour ;
Le don de votre cœur lui coûteroit le jour.

HERMIONE.

Ah ! quelle cruauté de vouloir me contraindre
A ce choix odieux que je ne puis souffrir !

LA NOURRICE.

Tout le monde vous trouve à plaindre ;
Personne cependant n'ose vous secourir.

AGLANTE.

Voici les Africains ; mais les Géants les suivent.

HERMIONE.

Quoi ! par-tout des Géants ! quoi ! toujours nous troubler !

CHARITE.

C'est d'ordinaire ainsi que les plaisirs arrivent ;
Quelque chagrin fâcheux s'y vient toujours mêler.

SCENE IV.

HERMIONE, CHARITE, AGLANTE, LA NOURRICE, CADMUS, ARBAS, LE GÉANT, quatre autres GÉANTS, deux PRINCES TYRIENS, trois PAGES, treize AFRICAINS dansans et jouans de la guitarre.

(*Un des Africains plante un grand palmier au milieu du Théatre : cet arbre est orné de plusieurs festons et guirlandes. Les quatre Géants se mêlent avec les Africains, et forment ensemble une danse mêlée de chansons.*)

ARBAS *chante avec deux Africains.*

SUIVONS, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah ! ah ! ah ! qu'il est doux d'aimer !

PREMIER AFRICAIN.

Quand l'Amour nous l'ordonne,
Souffrons ses rigueurs,
Chérissons ses langueurs ;
Il n'exempte personne
De ses traits vainqueurs.
Quel péril nous étonne ?
Laissons trembler les foibles cœurs.

ARBAS *et les deux Africains.*

Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah ! ah ! ah ! qu'il est doux d'aimer !

SECOND AFRICAIN *chantant.*

Deux amans peuvent feindre,
Quand ils sont d'accord;
Plus l'Amour trouve à craindre,
Plus il fait d'effort:
On a beau le contraindre,
Il en est plus fort.

ARBAS *et les deux Africains.*

Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah! ah! ah! qu'il est doux d'aimer!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

On n'a rien de charmant
Aisément
Et sans alarmes;
Mais tout plaît en aimant:
Il n'est point de tourment
Qui n'ait des charmes.
Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah! ah! ah! qu'il est doux d'aimer!

(Après l'entrée, Hermione se leve de la place où elle étoit assise près du Géant qui la suit et l'arrête dans le tems qu'elle se veut retirer.)

LE GÉANT.

Il est tems de finir ma peine,
Après tant d'injustes refus.
Où voulez-vous aller? vous fuyez, inhumaine!

HERMIONE.

J'étois ici pour voir une danse Africaine;
Les Africains ne dansent plus.

LE GÉANT.

Rien ne doit plus m'être contraire :
Mars est pour moi ; c'est votre pere,
C'est lui qui veut unir votre cœur et le mien.

HERMIONE.

Je suis sœur de l'Amour, et Vénus est ma mere :
S'ils ne sont pas pour vous, les comptez-vous pour rien ?

LE GÉANT.

Il faut que votre destinée
Suive l'ordre du Dieu dont vous tenez le jour ;
Et toujours l'Hyménée
Ne prend pas l'avis de l'Amour.
Vous craignez les raisons dont je puis vous confondre !
Vous ne m'écoutez pas ! vous voulez m'éviter !

HERMIONE.

Quand on n'a rien à répondre,
A quoi sert-il d'écouter ?

LE GÉANT.

Je vous suivrai par-tout, malgré votre colere :
Sans cesse à vos regards je veux me présenter ;
Et si ce n'est pas pour vous plaire,
Ce sera pour vous tourmenter.

(*Hermione sort avec sa suite.*)

SCENE V.

SCENE V.

CADMUS, DEUX PRINCES TYRIENS, UN PAGE.

CADMUS.

C'EST trop l'abandonner à ce cruel supplice ;
Il est tems d'éclater,
Et d'oser tout tenter
Contre tant d'injustice.

PREMIER PRINCE.

C'est exposer vos jours à d'horribles hasards;
Vous aurez à dompter l'affreux dragon de Mars.

SECOND PRINCE.

Il faut semer ses dents, et voir soudain la terre
En former des soldats pour vous faire la guerre.

LES DEUX PRINCES ENSEMBLE.

Voyez à quels dangers vous allez vous offrir.

CADMUS.

Je ne vois qu'Hermione, et je la vois souffrir ;
Tout céde à cette horreur extrême :
Il est moins affreux de mourir,
Que de voir souffrir ce qu'on aime.

Rien ne me peut épouvanter ;
Malgré tant de périls, l'Amour veut que j'espere.

SCENE VI.

JUNON, PALLAS, CADMUS, DEUX PRINCES.

JUNON, *sur son char.*

OU vas-tu, téméraire ?
Où cours-tu te précipiter ?
C'est l'épouse et la sœur du Maître du tonnerre,
La mere du Dieu de la guerre,
C'est Junon qui vient t'arrêter.

PALLAS, *sur son char.*

Va, Cadmus ; que rien ne t'étonne ;
Va ; ne crains ni Junon, ni le Dieu des combats :
Ose secourir Hermione ;
Tu vois dans ton parti la guerriere Pallas ;
Cours aux plus grands dangers, je vais suivre tes pas ;
C'est Jupiter qui me l'ordonne.

JUNON.

Pallas pour les amans se déclare en ce jour !
Qui l'auroit jamais osé croire ?

PALLAS.

Qui peut être contre l'Amour,
Quand il s'accorde avec la gloire ?

JUNON.

Evite un courroux dangereux.

PALLAS.

Profite d'un avis fidele.

JUNON.

Fuis un trépas affreux.

PALLAS.

Cherche dans les périls une gloire immortelle.

CADMUS.

Entre deux Déités qui suspendent mes vœux,
Je n'ose résister à pas une des deux;
Mais je suis l'Amour qui m'appelle.

JUNON.

Je poursuivrai tes jours.

PALLAS.

Je vole à ton secours.

(*Junon et Pallas sont enlevées sur leurs chars.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change et représente un Palais.)

SCENE PREMIERE.

ARBAS, CHARITE.

ARBAS.

CHARITE, il est trop vrai, Cadmus veut entreprendre
De remettre Hermione en pleine liberté ;
Il l'a dit au tyran, et je viens de l'entendre.

CHARITE.

Et que dit le Géant ? n'est-il point irrité ?

ARBAS.

Il rit de sa témérité.
Mon maître doit voir la Princesse,
Avant que d'attaquer le dragon furieux
Qui veille pour garder ces lieux ;
Et l'amour, qui pour toi me presse,
Veut que je vienne aussi te faire mes adieux.
En te voyant, belle Charite,
J'avois cru que l'amour fût un plaisir charmant ;
Mais lorsqu'il faut que je te quitte,
J'éprouve qu'il n'est point un plus cruel tourment.

La douleur me saisit, je ne puis plus rien dire....
Quand je pleure et quand je soupire,
Tu ris, et rien n'émeut ton cœur indifférent.

CHARITE.

Tu fais la grimace en pleurant;
Je ne puis m'empêcher de rire.

ARBAS.

La pitié, tout au moins, devroit bien t'engager
A prendre quelque part à mes ennuis extrêmes.

CHARITE.

S'il est bien vrai que tu m'aimes,
Pourquoi veux-tu m'affliger?

ARBAS.

Pour soulager mon cœur du chagrin qui le presse,
Te coûteroit-il tant de t'affliger un peu?

CHARITE.

C'est un poison que la tristesse;
L'Amour n'est plus plaisant, dès qu'il n'est plus un jeu.

ARBAS.

On console un amant des rigueurs de l'absence,
Par de tendres adieux.

CHARITE.

Quand il faut se quitter, un peu d'indifférence
Console encore mieux.

ARBAS.

Tu me l'avois bien dit, qu'il étoit impossible
Que ton barbare cœur perdît sa dureté.

CHARITE.

Au moins, si tu te plains de me voir insensible,
Tu dois être content de ma sincérité;

Puisqu'enfin, pour te satisfaire,
Je ne puis pleurer avec toi,
Si tu voulois me plaire,
Tu rirois avec moi.

ARBAS.

C'est trop railler de mon martyre;
Le dépit m'en doit délivrer.
N'est-on pas bien fou de pleurer
Pour qui n'en fait que rire?

CHARITE.

Guéris-toi, si tu peux;
J'approuve ta colere:
Quand on désespere
Un cœur amoureux,
C'est par un dépit heureux
Qu'il faut se tirer d'affaire.

CHARITE et ARBAS.

Quand on désespere
Un cœur amoureux,
C'est par un dépit heureux
Qu'il faut se tirer d'affaire.

ARBAS.

Mais la Nourrice vient, il me faut éloigner.

CHARITE.

Tu sais que tu lui plais; la veux-tu dédaigner?
C'est une conquête assez belle.

ARBAS.

Si je lui plais, tant pis pour elle.

SCENE II.

LA NOURRICE, ARBAS, CHARITE.

LA NOURRICE.

Quoi ! dès que je parois, tu fuis au même instant !
Lorsqu'on a des amis, est-ce ainsi qu'on les quitte ?

ARBAS.

Le tems presse, et Cadmus m'attend.

LA NOURRICE.

Quand tu parlois seul à Charite,
Le tems ne te pressoit pas tant :
Quel charme a-t-elle qui t'attire ?
Qu'ai-je qui te fait en aller ?

ARBAS.

J'avois à lui parler,
Je n'ai rien à te dire :
Je dois suivre Cadmus, nous partons de ce lieu.

LA NOURRICE.

Me dire adieu, du moins, est une bienséance
Dont rien ne te dispense.

ARBAS.

Je te dis donc adieu.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LA NOURRICE, CHARITE.

LA NOURRICE.

IL me quitte, l'ingrat ! il me fuit, l'infidele !
Ne crains pas que je te rappelle :
Va, cours, je te laisse partir ;
Va, je n'ai plus pour toi qu'une haine mortelle.
Puisse-tu rencontrer la mort la plus cruelle ;
Puisse le dragon t'engloutir.

CHARITE.

Crois-moi, modere
L'éclat de ta colere ;
Un dépit qui fait tant de bruit
Fait trop d'honneur à qui nous fuit.

LA NOURRICE.

Ah ! vraiment je vous trouve bonne !
Est-ce à vous, petite mignone,
De reprendre ce que je dis ?
Attendez l'âge
Où l'on est sage,
Pour donner des avis.

CHARITE.

Je suis jeune, je le confesse ;
Trouves-tu ce défaut si digne de mépris ?
N'a-t-on point de bon sens qu'en perdant la jeunesse ?
Il seroit bien cher à ce prix.

LA NOURRICE.

Le tems doit mûrir les esprits,
Et c'est le fruit de la vieillesse.

CHARITE.

Il n'est pas sûr que la sagesse
Suive toujours les cheveux gris.

LA NOURRICE.

Je souffre peu que l'on me blesse
Par des discours piquans;
Prétends-tu m'insulter sans cesse?

CHARITE.

Je respecte trop tes vieux ans....
Mais Cadmus et la Princesse
Viennent dans ces lieux;
Ne troublons pas leurs adieux.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

CADMUS, HERMIONE.

CADMUS.

JE vais partir, belle Hermione;
Je vais exécuter ce que l'Amour m'ordonne:
Malgré le péril qui m'attend,
Je veux vous délivrer ou me perdre moi-même.
Je vous vois, je vous dis enfin que je vous aime;
C'est assez pour mourir content.

HERMIONE.

Ah ! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous ?
Pourquoi vouloir chercher une mort trop certaine ?
Eh ! que peut la valeur humaine
Contre le Dieu Mars en courroux ?
Voyez en quels périls votre amour nous entraîne !
J'aurois mieux aimé votre haine.
Ah ! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous ?

CADMUS.

Vous m'aimez, il suffit ; n'en soyez point en peine :
Mon destin, tel qu'il soit, ne peut être que doux.

HERMIONE.

Vivons pour nous aimer, et cessez de poursuivre
Le funeste dessein que vous avez formé :
Il doit être bien doux de vivre,
Lorsqu'on aime et qu'on est aimé.

CADMUS.

Sous une injuste loi je vous vois asservie :
Seroit-ce vous aimer que le pouvoir souffrir ?
Lorsque pour ce qu'on aime on s'expose à périr,
La plus affreuse mort a de quoi faire envie.

HERMIONE.

Mais vous ne songez pas qu'il y va de ma vie.
Faut-il que pour mes jours vous soyiez sans effroi ?
Je vivrai sous l'injuste loi
Où mon cruel destin me livre ;
Mais si vous périssez pour moi,
Je ne pourrai pas vous survivre.

CADMUS.

J'ai besoin de secours; voulez-vous m'accabler?
Ah! Princesse, est-il tems de me faire trembler?

HERMIONE.

Soyez sensible à mes alarmes.

CADMUS.

Je ne sens que trop vos douleurs.

HERMIONE.

Partirez-vous malgré mes pleurs?

CADMUS.

Il faut aller tarir la source de vos larmes.

HERMIONE.

Quoi! vous m'allez quitter?

CADMUS

Je vais vous secourir.

HERMIONE.

Ah! vous allez périr!
Vous cherchez une mort horrible:
Mon amour me dit trop que vous perdrez le jour.

CADMUS.

L'amour que j'ai pour vous ne croit rien d'impossible;
Il me flatte, en partant, d'un bienheureux retour.

HERMIONE et CADMUS.

Croyez-en mon amour.

HERMIONE.

Vous n'écoutez point ma tendresse!
Rien ne vous retient!

CADMUS.

Le tems presse.

ENSEMBLE.

Au nom des plus beaux nœuds que l'Amour ait formés,
Vivez, si vous m'aimez.

CADMUS.

Espérons.

HERMIONE.

Tout me désespere.
Que je me veux du mal d'avoir trop su vous plaire!

ENSEMBLE.

Qu'un tendre amour coûte d'ennuis!

HERMIONE.

Vous fuyez?

CADMUS.

Il le faut.

HERMIONE.

Demeurez.

CADMUS.

Je ne puis:
Je m'affoiblis, plus je differe;
Il faut m'arracher de ce lieu.

HERMIONE.

Ah! Cadmus!

CADMUS.

Hermione!

ENSEMBLE.

Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

HERMIONE, *seule.*

AMOUR, vois quels maux tu nous fais!
Où sont les biens que tu promets?
N'as-tu point pitié de nos peines?
Tes rigueurs les plus inhumaines
Seront-elles toujours pour les plus tendres cœurs?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs?

SCENE VI.

L'AMOUR, HERMIONE.

L'AMOUR, *sur un nuage.*

CALME tes déplaisirs, dissipe tes alarmes;
L'Amour vient essuyer tes larmes;
Il n'abandonne pas ceux qui suivent ses loix:
Souviens-toi que tout m'est possible,
Que rien à mon abord ne demeure insensible..,
Que, pour la divertir, tout s'anime à ma voix.

(*Des statues d'or sont animées par l'Amour, et sautent de leurs piédestaux pour danser.*)

(*L'Amour descend et vient chanter au milieu des statues animées.*)

L'AMOUR.

Cessez de vous plaindre,
De souffrir en aimant :
Amans, vous devez ne rien craindre ;
Si vous souffrez, votre prix est charmant.
Après des rigueurs inhumaines,
On aime sans peines,
On rit des jaloux ;
Un bien plein de charmes,
Qui coûte des larmes,
En devient plus doux.

SECOND COUPLET.

Tout doit rendre hommage
A l'empire amoureux :
Il faut tôt ou tard qu'on s'engage ;
Sans rien aimer, on ne peut être heureux.
Après des rigueurs inhumaines, &c.

(L'Amour reprend sa place sur le nuage qui l'a apporté ; les statues se remettent sur leurs piédestaux, tandis que dix petits Amours d'or, qui tiennent des corbeilles pleines de fleurs, sont à leur tour animés par l'Amour, et viennent par son ordre jeter des fleurs en volant autour d'Hermione.)

L'AMOUR.

Amours, venez semer mille fleurs sous ses pas.

HERMIONE.

Laissez-moi ma douleur, j'y trouve des appas.

Dans l'horreur d'un péril extrême,
Est-ce là le secours que l'on me doit offrir?
Peut-être ce que j'aime
Est tout près de périr.

L'AMOUR *s'envole au milieu des dix Amours.*

Je vais le secourir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente un désert et une grotte.)

SCENE PREMIERE.

ARBAS, LES DEUX PRINCES TYRIENS, DEUX AFRICAINS.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

Tu détournes bien tes regards.

SECOND PRINCE TYRIEN.

As-tu peur du dragon de Mars ?

ARBAS.

La défiance est nécessaire ;
Il est bon de prévoir un fâcheux accident :
On ne doit point ici marcher en téméraire.

PREMIER PRINCE.

C'est très-bien fait d'être prudent.

ARBAS.

Je suis hardi, quand il faut l'être ;
Si quelqu'un en doutoit, il pourroit le connoître.

SECOND PRINCE.

Qui voudroit s'attaquer à toi ?

PREMIER PRINCE.

On te croit vaillant sur ta foi ;
Mais la couleur de ton visage
Répond mal à ta valeur.

ARBAS.

Est-ce par la couleur
Que l'on doit juger du courage ?

SECOND PRINCE.

Que tes sens paroissent troublés !
Tu trembles.

ARBAS.

C'est qu'il vous le semble ;
Chacun croit que l'on lui ressemble :
C'est peut-être vous qui tremblez.
Que maudit soit l'amour funeste
Qui nous fait tant souffrir dans ce malheureux jour !
On se soulage, quand on peste ;
Et l'on ne sauroit trop pester contre l'Amour.

LES DEUX PRINCES et ARBAS ENSEMBLE.

Gardons-nous bien d'avoir envie
D'être jamais amoureux :
De tous les maux de la vie,
L'amour est le plus dangereux.

PREMIER PRINCE.

Cadmus veut essayer de rendre Mars propice ;
C'est ici qu'il prétend offrir un sacrifice.

SECOND PRINCE.

Pour des soins différens il faut nous séparer.

LES PRINCES ENSEMBLE.

Allons tout préparer.

(Ils sortent.)

SCENE II.

ARBAS, DEUX AFRICAINS.

ARBAS.

ACQUITTONS-NOUS des soins où Cadmus nous engage.
Quel bruit !.. Non, ce n'est rien ; courage, amis, courage.
Qu'on a peine à donner du courage en tremblant !
Il ne tient pas à moi que je ne sois vaillant ;
Je tâche au moins de le paroître :
Je ne suis pas le seul qui se pique de l'être,
Et qui n'en fait que le semblant.
Il faut puiser de l'eau pour la cérémonie ;
Avancez, je vous suis.... Quel dragon furieux !

LES DEUX AFRICAINS.

O Dieux ! ô Dieux !

(*Dans le tems que les deux Africains veulent puiser de l'eau, le Dragon s'élance sur eux et les entraîne.*)

ARBAS.

Ah ! c'est fait de ma vie !
N'est-il point d'arbre ou de rocher
Qui s'entr'ouvre pour me cacher ?

SCENE III.

CADMUS, ARBAS.

CADMUS.

Ou vas-tu?

ARBAS.

Le dragon...

CADMUS.

Eh bien?

ARBAS.

Ah! mon cher maître...

CADMUS.

Parle donc.

ARBAS.

Le dragon...

CADMUS.

Où le vois-tu paroître?
Je regarde par-tout, et je n'apperçois rien.

ARBAS.

Quoi! le dragon nous fuit?... Mais regardez-vous bien?

CADMUS.

Où sont tes compagnons? qui t'oblige à te taire?
Tu parois interdit d'effroi?

ARBAS.

Seigneur, vous jugez mal de moi;
Si je suis interdit, ce n'est que de colere.
Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

CADMUS.

Allons, il faut que je les venge.

ARBAS.

Quelle hâte avez-vous que le dragon vous mange?
Laissez-le se cacher.... Ah! le voilà qui sort!
Au secours! au secours! je suis mort, je suis mort!
O ciel! où sera mon asyle?
La frayeur me rend immobile;
Je ne saurois plus faire un pas:
Ah! cachons-nous; ne soufflons pas.

(*Arbas se cache, et Cadmus combat contre le dragon.*)

CADMUS, *après avoir tué le dragon.*

Il ne faut plus que je differe
D'engager le Dieu Mars à calmer sa colere:
Si je puis l'adoucir, rien ne me peut troubler.
Mes gens sont écartés, il faut les rassembler.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARBAS, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Le dragon assouvi de sang et de carnage,
S'est enfin retiré dans quelqu'antre sauvage:
Tout est calme en ces lieux et je n'entends plus rien;
Je sens revenir mon courage,
Et je crois que je fuirai bien.
Allons compter par-tout le trépas de mon maître.

Que je plains son funeste sort !
Allons ; mais que vois-je paroître,
Le dragon étendu ! ne fait-il point le mort ?
Non ; je le vois percé, son sang coule : ah ! le traître !
Je ne puis contre lui retenir mon courroux,
Et je veux lui donner au moins les derniers coups.

(Arbas met l'épée à la main et va percer le dragon, qui fait encore quelque mouvement qui oblige Arbas à retourner sur le devant du Théâtre.)

SCENE V.

ARBAS, LES DEUX PRINCES TYRIENS.

PREMIER PRINCE.

Quoi ! l'épée à la main ! que faut-il entreprendre ?

SECOND PRINCE.

De quel péril est-tu pressé ?

LES DEUX PRINCES ENSEMBLE.

Nous aurons soin de te défendre.

ARBAS.

Vous venez un peu tard, le péril est passé.

LES DEUX PRINCES.

Que voyons-nous, qui l'eût pu croire !
Quoi ! le dragon est abattu !

ARBAS.

Nous en avons sans vous remporté la victoire.

PREMIER PRINCE.

As-tu suivi Cadmus ?

SECOND PRINCE.

As-tu part à sa gloire ?

ARBAS.

Eh ! nous n'étions pas loin, quand il a combattu.

LES DEUX PRINCES.

Conte-nous ce combat.

ARBAS.

J'en suis si hors d'haleine,
Que je ne puis encor m'exprimer qu'avec peine.
Il est bon d'essuyer ce fer ensanglanté,
De crainte qu'il ne soit gâté.

LES DEUX PRINCES.

Ah ! quels chagrins pour nous de manquer l'avantage
De signaler notre courage !

ARBAS.

Tous ces chagrins et ces regrets
Sont des soins qui ne coûtent guere ;
Quand on ne voit plus rien à faire,
On fait le brave à peu de frais.

PREMIER PRINCE.

On prend peu garde à toi ; Cadmus nous rend justice....
Mais il vient; rangeons-nous pour voir le sacrifice.

SCENE VI.

CADMUS, ARBAS, DEUX PRINCES TYRIENS, LE GRAND SACRIFICATEUR, SEIZE SACRIFICATEURS CHANTANS, UN TIMBALIER, SIX SACRIFICATEURS DANSANS.

(*Deux Sacrificateurs portent un trophée d'armes qui couvre le Grand Sacrificateur en marchant jusqu'au milieu du Théatre.*)

LE GRAND SACRIFICATEUR.

MARS ! ô toi qui peux
Déchaîner, quand tu veux,
Les fureurs de la guerre ;
O Mars ! reçois nos vœux.

LE CHŒUR DES SACRIFICATEURS.

O Mars ! reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Ton funeste courroux n'est pas moins dangereux
Que l'éclat fatal du tonnerre.
O Mars ! reçois nos vœux.

CHŒUR DE SACRIFICATEURS.

O Mars ! reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Les combats sanglans sont tes jeux ;
Tu sais, quand il te plaît, remplir toute la terre
De ravages affreux.
O Mars ! reçois nos vœux.

LE CHŒUR.

O Mars ! reçois nos vœux.

(Les Sacrificateurs chantans demeurent prosternés, et les Sacrificateurs dansans font cependant une entrée au son des timbales et au bruit des armes ; après quoi les Sacrificateurs chantans se relevent et chantent.)

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE CHŒUR.

Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE GRAND SACRIFICATEUR.

O Mars impitoyable !
Est-il irrévocable
Que ta haine implacable
Accable
Une ame inébranlable
Au milieu des hasards ?

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Que le tumulte des alarmes,
Que le bruit, que le choc, que le fracas des armes
Retentisse de toutes parts.

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Qu'on fasse approcher la victime ;
Puisse-t-elle calmer le courroux qui t'anime,
Et n'attirer sur nous que tes plus doux regards !

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

SCENE VII.

Les Acteurs de la Scene précédente.

(*Mars paroît sur son char, et interrompt les Sacrificateurs.*)

MARS.

C'EST vainement que l'on espere
Que d'inutiles vœux apaisent ma colere :
Je ne révoque point mes loix.
Si Cadmus veut me satisfaire,
Qu'il acheve, s'il peut, de mériter mon choix.
Un vain respect ne peut me plaire ;
On ne satisfait Mars que par de grands exploits.

Vous, que l'enfer a nourries,
Venez, cruelles Furies ;
Venez, brisez l'autel en cent morceaux épars.

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

(*Quatre Furies descendent qui brisent l'autel, et s'envolent ensuite, tenant chacune un tison du sacrifice à la main. Le char de Mars tourne dans le même tems et l'emporte au fond du Théatre, où on le perd de vue, et tous les Sacrificateurs et les assistans se retirent en criant :* ô Mars !)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(*Le Théatre change et représente le Champ de Mars.*)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, ARBAS.

CADMUS.

Voici le champ de Mars ; il faut que sans remise
J'acheve ici mon entreprise :
J'ai les dents du dragon, et je vais les semer.

ARBAS.

Ce sont des ennemis que vous verrez former :
Tant de soldats armés vont naître,
Que vous serez d'abord accablé de leurs coups;
Et vous ne songez pas, peut-être,
Que vous n'avez ici que moi seul avec vous.

CADMUS.

Je ne veux exposer personne
Au péril où je m'abandonne ;
Je dois combattre seul, et ne retiens que toi :
Tu connois mon amour, je suis sûr de ta foi;
Je veux bien que tu sois le dernier qui me quitte.

ARBAS.

Seigneur, vous m'honorez plus que je ne mérite.

CADMUS.

Si je ne fais qu'un vain effort,
Accomplis ce que je t'ordonne :
Si-tôt que tu sauras ma mort,
Hâte-toi de voir Hermione.
Va, porte-lui mes derniers vœux ;
Qu'elle vive : il suffit de plaindre un malheureux.
Qu'elle ait soin de garder le souvenir fidele
D'une flamme si belle :
C'est l'unique prix que je veux
De ce que j'aurai fait pour elle.
Je ne prétends plus t'arrêter :
Laisse-moi.

ARBAS.

Faut-il vous quitter !

CADMUS.

Je le veux ; obéis.

ARBAS.

Ah ! quelle violence,
Seigneur, exigez-vous de mon obéissance !

(Il sort.)

SCENE II.

L'AMOUR, CADMUS.

L'AMOUR, *sur un nuage brillant.*

Cadmus, reçois le don que je viens t'apporter;
C'est l'ouvrage du Dieu qui forge le tonnerre:
Ne manque pas de le jeter
Au milieu des soldats enfantés par la terre.
Il faut faire voir en ce jour
Ce que peut un grand cœur secondé par l'Amour.
Acheve le dessein où mon ardeur t'engage.

CADMUS.

Je te vais obéir, sans tarder davantage.

L'AMOUR et CADMUS.

Il faut faire voir en ce jour
Ce que peut un grand cœur secondé par l'Amour.

(*L'Amour s'envole, et Cadmus seme les dents du dragon, desquels la terre produit des soldats armés, qui se préparent d'abord à tourner leurs armes contre Cadmus; mais il jette au milieu d'eux une maniere de grenade, que l'Amour lui a apportée, qui se brise en plusieurs éclats, et qui inspire aux combattans une fureur qui les oblige à combattre les uns contre les autres, et à s'entr'égorger eux-mêmes. Les derniers qui demeurent vivans, viennent apporter leurs armes aux pieds de Cadmus.*)

SCENE III.

CADMUS, les COMBATTANS nés de la Terre.

ÉCHION, *combattant.*

ARRÊTONS un transport funeste;
Pourquoi nous immoler en naissant dans ces lieux?
Réservons le sang qui nous reste
Pour servir un héros favorisé des Dieux.

CADMUS.

Allez, que dans ces murs chacun de vous s'empresse
De rendre hommage à la Princesse
Qui doit donner ici des ordres absolus;
Vos premiers respects lui sont dûs:
Je vous suivrai de près, c'est ma plus forte envie.
(*Les combattans obéissent à Cadmus, qui demeure pour chercher et pour rassembler les Tyriens.*)
Cherchons nos Tyriens; ils tremblent pour ma vie:
Allons les rassurer; voyons de toutes parts.

SCENE IV.

LE GEANT, CADMUS.

LE GÉANT.

Non, ce n'est point assez d'avoir satisfait Mars;
Tu vois un ennemi qu'il faut encore abattre :
Au lieu de triompher, recommence à combattre.

CADMUS.

Combattons.

LE GÉANT.

J'ai pitié du péril que tu cours :
Il m'est honteux de vaincre avec tant d'avantage;
Va, fuis, et céde-moi l'objet de nos amours;
Tu n'auras plus de Dieux qui défendent tes jours.

CADMUS.

Les Dieux m'ont donné du courage.
Et c'est un assez grand secours.

LE GÉANT.

Voyons s'il n'est rien qui t'étonne.

SCENE V.

LE GÉANT, PALLAS, CADMUS, trois autres GÉANTS.

LE GÉANT.

Qu'on vienne à moi, qu'on l'environne;
Qu'on le perce de tous côtés.

PALLAS, *assise sur un hibou volant.*

Cadmus, ferme les yeux.... Perfides, arrêtez !

(*Pallas découvre son bouclier et le présente aux yeux des quatre Géants, qui demeurent immobiles, et deviennent dans un instant quatre statues de pierre.*)

PALLAS.

Vois, Cadmus, vois quel supplice
A puni leur injustice.

CADMUS.

Que vois-je, les Géants armés
Ne sont plus des corps animés !

PALLAS.

Je t'ai promis mon assistance;
Je vais te préparer un superbe palais :
Je veux joindre aux douceurs d'un hymen plein d'attraits,
L'éclat et la magnificence.
Goûte en paix un sort glorieux.
Va, n'écoute plus rien que l'amour qui t'anime;
Hermione vient dans ces lieux.

CADMUS.

Par quel remercîment faut-il que je m'exprime?

PALLAS, *s'envolant.*

Protéger la vertu d'un Prince magnanime,
C'est le plus doux emploi des Dieux.

SCENE VI.

CADMUS, HERMIONE, *Suite d'Hermione et de Cadmus.*

CADMUS.

MA Princesse!

HERMIONE.

Cadmus!

CADMUS.

Quel bonheur!

HERMIONE.

Quelle gloire!

CADMUS.

Je vous vois libre, enfin!

HERMIONE.

Je vous revois vainqueur!

CADMUS.

Quelle favorable victoire!

HERMIONE.

Qu'elle a coûté cher à mon cœur!

CADMUS.

Que c'est un charmant avantage
Que de pouvoir sauver d'un cruel esclavage
La beauté dont on est charmé!

HERMIONE.

Que c'est un sort digne d'envie,
Que de pouvoir tenir le bonheur de sa vie
De la main d'un vainqueur aimé!

CADMUS et HERMIONE.

Après des rigueurs inhumaines,
Le ciel favorise nos vœux.
Ah! que le souvenir des peines
Est doux, quand on devient heureux!

(*Un nuage s'éleve de la terre et enveloppe Hermione.*)

CADMUS.

Dieux! je ne vois plus Hermione!
Quel nuage épais l'environne!

SCENE VII.

JUNON, CADMUS, HERMIONE, *Suite.*

JUNON, *sur un Paon.*

Tu vois l'effet de mon courroux,
Il faut combattre encor Junon et sa puissance:
Le soin que prend pour toi mon infidele époux,
Attire sur tes feux l'éclat de ma vengeance.
Iris, détruis l'espoir de cet audacieux;
Enleve sur ton arc Hermione à ses yeux:
Exécute à l'instant ce que Junon t'ordonne.

HERMIONE, *enlevée sur l'arc-en-ciel.*

O ciel !

TOUS ENSEMBLE.

O ciel ! ô ciel ! Hermione ! Hermione !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change, et représente le Palais que Pallas a préparé pour les noces de Cadmus et d'Hermione.)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, *seul.*

Belle Hermione, hélas! puis-je être heureux sans vous?
Que sert dans ce palais la pompe qu'on prépare?
Tout espoir est perdu pour nous.
Le bonheur d'un amour si fidele et si rare
Jusques entre les Dieux a trouvé des jaloux.
Belle Hermione, hélas! puis-je être heureux sans vous?
Nous nous étions flattés que notre sort barbare
Avoit épuisé son courroux.
Quelle rigueur quand on sépare
Deux cœurs près d'être unis par des liens si doux!
Belle Hermione, hélas! puis-je être heureux sans vous?

SCENE II.

SCENE II.

PALLAS, CADMUS.

PALLAS, *sur un nuage.*

Tes vœux vont être satisfaits;
Jupiter et Junon ont fini leur querelle :
L'Amour lui-même a fait leur paix.
Ton Hermione enfin descend dans ce palais;
Les Dieux s'avancent avec elle :
Le ciel veut que ce jour soit célebre à jamais.

SCENE III.

(Les cieux s'ouvrent, et tous les Dieux paroissent et s'avancent pour accompagner Hermione, qui descend dans un trône à côté de l'Hyménée, qui donne sa place à Cadmus, et se met au milieu des deux époux.)

(Troupe de Divinités, tant dans les cieux que sur la terre.)

(La Suite de Cadmus et celle d'Hermione viennent prendre part à la réjouissance des Dieux, et Jupiter commence à inviter les cieux et la terre à contribuer au bonheur de ces deux amans.)

JUPITER.

Que ce qui suit les loix du Maître du tonnerre,
Que les cieux et la terre
S'accordent pour combler vos vœux !
Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

TOUS LES CHŒURS *répondent.*

Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

L'HYMEN.

L'Hymen veut vous offrir ses chaînes les plus belles.

JUNON.

Junon en veut former les nœuds.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

VÉNUS.

Vénus vous donnera des douceurs éternelles.

MARS.

J'écarterai de vous les fatales querelles,
Et les ennemis dangereux.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

PALLAS.

Attendez de Pallas mille faveurs nouvelles.

L'AMOUR.

L'Amour conservera toujours de si beaux feux.

LES CHŒURS.

Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

JUPITER.

Hymen, prends soin ici des danses et des jeux.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

L'HYMEN.

Venez, Dieux des festins; aimables Jeux, venez;
Comblez de vos douceurs ces époux fortunés :
Tandis que tout le ciel prépare
Les dons qu'il leur a destinés,
La terre y doit mêler ce qu'elle a de plus rare.
Venez, Dieu des festins; aimables Jeux, venez;
Comblez de vos douceurs ces époux fortunés.

(*Comus, dansant seul. Quatre Suivans de Comus. Quatre Hamadryades sortent de la terre avec des corbeilles pleines de fruits. Comus commence à danser seul.*)

ARBAS et LA NOURRICE.

Serons-nous dans le silence,
Quand on rit et quand on danse?
Les chagrins ont eu leur tems;
Pour jamais le ciel les chasse;
Les plaisirs ont pris leur place.
Quand deux cœurs sont constans,
Ou tôt ou tard ils sont contens.
Qu'il est doux, quand on soupire,
De sortir d'un long martyre!
Les chagrins ont eu leur tems:

Pour jamais le ciel les chasse ;
Les plaisirs ont pris leur place.
Quand deux cœurs sont constans,
Ou tôt ou tard ils sont contens.

(Des Amours font descendre du ciel, sous une espece de petit pavillon, les présens des Dieux, attachés à des chaînes galantes. Les Hamadryades et les Suivans de Comus les portent aux deux époux, et forment une danse, où Charite mêle une chanson.)

CHARITE.

Amans, aimez vos chaînes,
Vos soins et vos soupirs ;
L'Amour, suivant vos peines,
Mesure vos plaisirs.
Il cause des alarmes,
Il vend bien cher ses charmes ;
Mais pour un si grand bien
Tous les maux ne sont rien.

Sans une aimable flamme,
La vie est sans appas :
Qui peut toucher une ame
Qu'Amour ne touche pas ?
Il cause des alarmes,
Il vend bien cher ses charmes ;
Mais pour un si grand bien
Tous les maux ne sont rien.

(Tous les Dieux du ciel et de la terre recommencent à chanter. Les Hamadryades et les Suivans de Comus continuent à danser, et ce mélange de chants et de

danses forme une réjouissance generale, qui acheve la fête des noces de Cadmus et d'Hermione.)

TOUS LES CHŒURS.

Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

FIN.


BIBL
SC
PL
N.